

Mémoires du célèbre nain, Joseph Boruwlaski / [Józef Boruwlaski].

Contributors

Boruślawski, Józef, 1739-1837.

Publication/Creation

Birmingham : J. Thompson, 1792.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/sna3z6ck>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

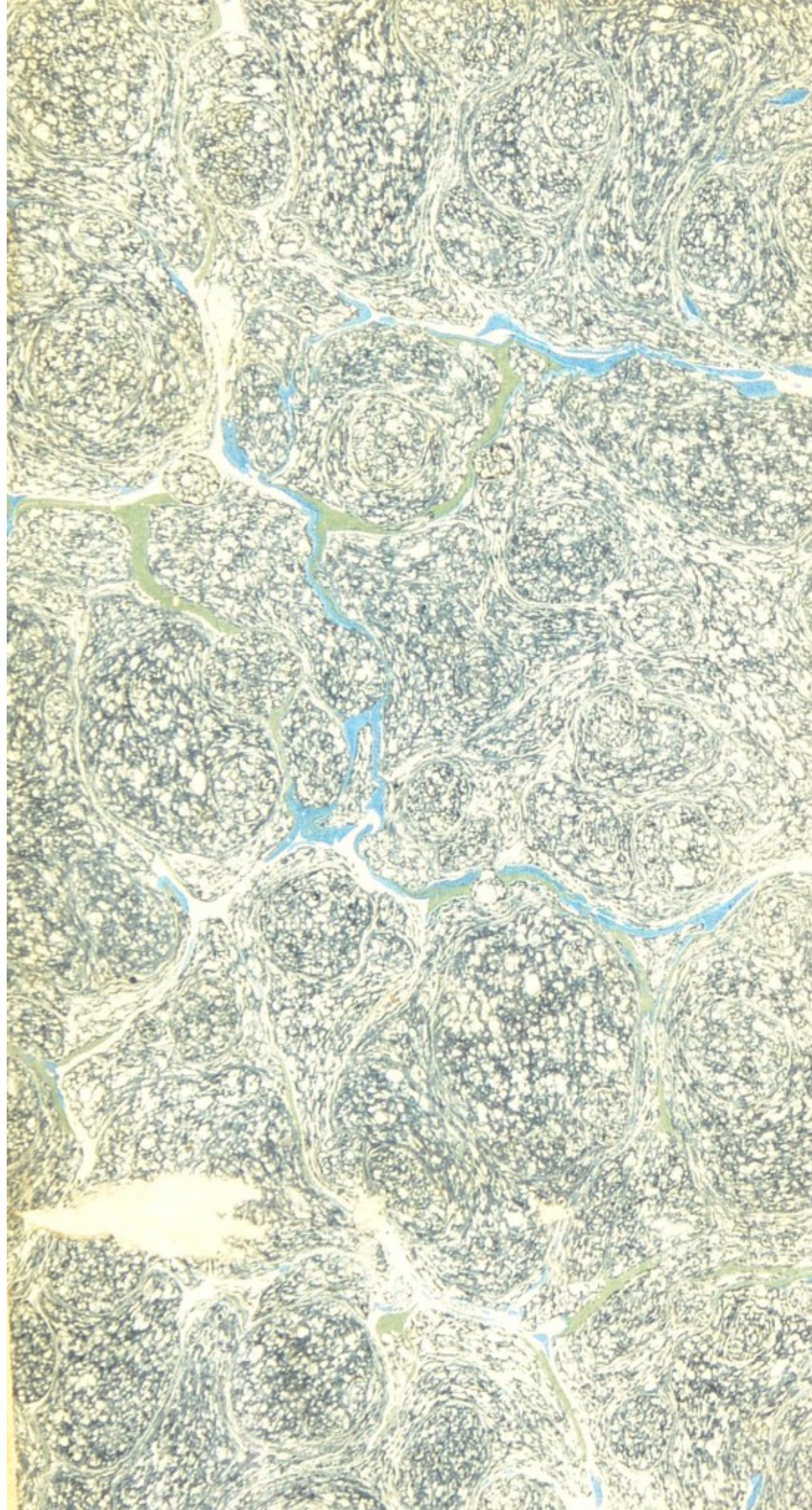
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>







14681 / A

MEMOIRES

DU

Célèbre Nain,

JOSEPH BORUWLASKI,

GENTILHOMME POLONOIS.

1792



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library



<https://archive.org/details/b28766933>

A MADAME

La Duchesse de Devonshire,

MADAME,

JE n'est point d'expression qui puissent rendre ce que je doit aux bontés dont votre Grandeur n'a cessé de m'honorer, depuis l'instant de mon arrivée en Angleterre. Elle y met le comble aujourd'hui en me permettant de lui dédier ces mémoires, et par là de lui offrir un léger témoignage de ma reconnoissance. C'est de la manière dont ils seront reçus dans le monde, que dépendent entièrement mon existence future et celle de ma famille; puis-je douter qu'ils ne soient généralement accueillis, en paroissant sous les auspices

*de votre Grandeur, et si elle daigne les protéger ?
 Que cette idée est satisfaisante ! Qu'il est doux
 de tout devoir à une protectrice, qui par ses ta-
 lens et ses qualités intérieures, encore plus que
 l'extérieur le plus aimable, a sur tous les cœurs
 un empire absolu....Mais ici je m'arrête....Quelle
 que soit la vivacité de mes sentimens, ils ne me
 donnent pas les talens qui me manquent, et dans
 l'impuissance totale où je me trouve, je dois ad-
 mirer et me taire.*

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre GRANDEUR,

Le très humble et très

Obéissant Seviteur,

JOS. BORUWLASKI.

PREFACE.

LE personnage dont ces mémoires présentent l'histoire, ne sauroit manquer d'intéresser. Ce n'est par un de ces êtres incomplets que la nature semble n'avoir qu'ébauchés, et qui, en général, soit par l'insuffisance de leurs moyens physiques, soit par le défaut de leurs qualités intellectuelles, n'offrent à nos regards que le tableau d'une dégradation affligeante pour l'humanité. Joseph Boruwlaski a été mieux traité par la

nature. Rien de ce qui qualifie les hommes ne lui manque : les mêmes détails d'organisation se retrouvent chez lui, sains, complets, seulement dans une proportion différente ; et c'est ce qui le rend plus merveilleux, comme le font ces petites montres que l'on regarde avec raison comme des ouvrages prodigieux, lorsque, malgré leur petitesse, elle marquent les heures avec précision et régularité.

Dès sa première jeunesse, Joseph Boruwlaski s'était rendu célèbre. Ce n'était pas seulement la curiosité publique qu'il excitait : c'était l'attention des savans ; c'était l'intérêt des souverains et des plus grands personnages de l'état. Les mémoires suivans en fournissent les preuves détaillées. Pour mieux déterminer la confiance des lecteurs

teurs dans les faits qui y sont contenus, on a cru convenable de rapeller ici ce qui a été écrit il y a déjà 30 ans et imprimé dans l'Encyclopédie à l'article, *Nain*, tant au sujet de Boruwlaski, que relativement à un autre nain appartenant au Roi Stanislaus et connu plus particulièrement sous le nom de Bébé. Voici un des articles relatifs à cet objet.

“ Je commence par le nain de S. M. le Roi
 “ de Pologne Duc de Lorraine; il se nomme
 “ Nicolas Ferry; il est né le 19 Octobre
 “ 1741; sa mère âgée alors de 35 ans a eu
 “ trois enfans dont il est l'ainé. Malgré
 “ toutes les apparences ordinaires, elle ne
 “ pouvoit se persuader d'être grosse, lorsqu'
 “ elle le fut de cet enfant, après avoir souffert
 “ les douleurs de l'accouchement, pendant
 “ deux fois 24 heures; il étoit long
 “ dans sa naissance d'environ 9 pouces, et
 “ pesoit

“ pesoit environ 15 onces. Un sabot à
 “ moitié rempli de laine, lui servit, dit-on,
 “ de berceau pendant quelque tems, car
 “ c’est le fils d’une paysanne des montagnes
 “ des Vosges.

“ Le 25 Juillet 1746, M. Kast, médecin
 “ de la Reine Duchesse de Lorraine, le me-
 “ sura et le pesa avec grande attention ; il
 “ pesoit étant nud, 9 livres 7 onces ; depuis
 “ ce tems là il a porté sa croissance jusqu’ à
 “ environ 36 pouces. Il a eu sa petite ve-
 “ role à l’âge de 3 mois ; son visage n’étoit
 “ point laid dans son enfance, mais il a bien
 “ changé depuis.

“ Bébé, c’est le nom qu’on lui donne à
 “ la cour du Roi Stanislaus, Bébé dis-je, qui
 “ est présentement (en 1790) dans sa 20
 année,

“ année paroît avoir déjà le dos courbé par
 “ la vielleſſe ; ſon teint eſt fletri ; une de ſes
 “ épaules eſt plus groſſe que l'autre ; ſon
 “ nez aquilain eſt devenu difforme, ſon
 “ eſprit ne s'eſt point formé, et on n'a jamais
 “ pu lui apprendre à lire.

Un autre article inferé dans le ſupplément de l'Encyclopédie donne encore les détails ſuivans ſur le même Bébé.

“ Bébé n'a jamais donné que des mar-
 “ ques très imparfaites d'intelligence ; il n'a
 “ reçu aucune notion de l'être ſuprême et
 “ l'immortalité de l'âme ; ce qu'il a prouvé
 “ dans la longue maladie dont il eſt mort.
 “ Il paroifſoit aimer la muſique et battoit
 “ quelque fois la meſure aſſez juſte : on étoit
 “ même parvenu à le faire danſer : mais en
 “ danſant,

“ danfant, il avoit fans cefſe les yeux at-
 “ tachés fur fon maître qui, par des ſignes,
 “ dirigeoit tous ſes mouvemens, ainſi qu’
 “ on le remarque dans tous les animaux
 “ dreſſés ; il étoit fuſceptible de quelques
 “ paſſions, de l’eſpèce de celles qui ſont
 “ communes aux autres animaux, telles que
 “ la colère et la jaloſie. Cependant il avoit
 “ tous les organes libres, et tout ce qui
 “ tient à la phifologie paroiffoit exact et
 “ ſelon l’ordre ordinaire de la nature : à l’âge
 “ de 17 à 18 ans, les ſignes de puberté fu-
 “ rent très fort pour ſa ſtructure ; il paroît
 “ même prouvé, qu’une gouvernante en
 “ avoit longtems abuſé, et l’on attribue
 “ aux excès de Bébé l’avancement de ſa
 “ vielleſſe.

“ Par toutes les obſervations que j’avois
 “ pu faire fur l’organifme de ce petit être,
 “ j’avois

“ j’avois prévu, avec bien d’autres observa-
 “ teurs, que Bébé mourroit de vielleſſe avant
 “ 30 ans. En effet, dès 22 ans, il a com-
 “ mencé à tomber dans une eſpèce de ca-
 “ ducité, et ceux qui en prénoient ſoin, ont
 “ cru pouvoir diſtinguer une enfance mar-
 “ quée, c’eſt-à-dire une augmentation de
 “ radotage.

“ La dernière année de ſa vie, il avoit
 “ peine à ſe ſoutenir : il paroifſoit accablé
 “ par le poids des années ; il ne pouvoit
 “ ſupporter l’air extérieur, que par un tems
 “ chaud : on le promenoit au ſoleil, où il
 “ avoit peine à ſe ſoutenir, après avoir fait
 “ cent pas.

Voici l’Epitaphe qu’on lui fit.

“ Cy git Nicolas Ferry, Lorrain, jeu-
 “ de la nature, merveilleux par la petiteſſe

“ de sa structure, chéri du nouvel Antonin,
“ vieux dans l'âge de sa jeunesse ; cinq lu-
“ stres furent un siècle pour lui ; il est mort
“ le 9 Juin 1764.”

Voici à présent ce que l'on lit, au su-
jet de Joseph Boruwlaski.

“ Le Nain de Madame Humieski*
“ nommé Monsieur Boruwlaski, gentil-
“ homme Polonois, est bien différent de
“ celui du Roi Stanislaus, et ce jeune
“ gentilhomme peut être regardé comme
“ un être fort singulier dans la nature.

“ Il a aujourd' hui (1760) 22 ans. Sa
“ hauteur est de 28 pouces ; il est bien

* M. Boruwlaski n'a point appartenu à Mad. Hunieska, comme on le verra dans ses mémoires : ce n'est point à un titre semblable qu'il a demeuré chez elle et l'a accompagnée dans ses voyages.

formé

“ formé dans sa taille ; sa tête est bien pro-
 “ portionnée ; ses yeux sont assez beaux ; sa
 “ physionomie est douce, ses genoux, ses
 “ pieds sont dans toutes les proportions
 “ naturelles : on assure qu’il est en pleine
 “ puberté.

“ Il ne boit que de l’eau, mange peu, dort
 “ bien, résiste à la fatigue et jouit en un
 “ mot, d’une bonne santé.

“ Il joint à des manières gracieuses, des
 “ réparties spirituelles ; sa mémoire est
 “ bonne ; son jugement est sain, son cœur
 “ est sensible et capable d’attachement.

“ Le père et la mère de M. Boruw-
 “ laski sont d’une taille fort au dessus de la
 “ médiocre ; ils ont six enfans ; l’aîné n’a

“ que 34 pouces et est bien fait; le second
 “ nommé Joseph (et qui est celui dont nous
 “ parlons ici) n'en a que 28 ; trois frères
 “ cadets de celui-ci * et qui le suivent tous
 “ à un an les uns des autres, ont tous les
 “ trois environ 5 pieds 6 pouces et sont forts
 “ et bien faits : le 6^{me} des enfans, est une
 “ fille agée de près de six ans, que l'on
 “ dit être jolie de taille et de visage et qui
 “ n'a que 20 à 21 pouces, marche, parle
 “ aussi librement que tous les autres enfans
 “ de cet âge, et annonce autant d'esprit que
 “ le second de ses frères.

“ M. Joseph Boruwlaski est néanmoins
 “ demeuré long tems sans education ; ce

* “ Ces détails sur la famille de M. Boruwlaski ne sont
 “ par tous absolument conformes à ce qui est dit dans ses
 “ mémoires.

“ n'est

“ n’est que depuis 2 ans, que Madame Hu-
 “ miefka en a pris soin. Présentement, il
 “ fait lire, écrire, l’arithmétique, un peu
 “ d’allemand et de françois; enfin il est d’une
 “ grande adresse pour tous les ouvrages qu’
 “ il entreprend.”

Il est facile de remarquer par la lecture
 de ces articles, quelles différences considéra-
 bles la nature fait établir entre des êtres de
 la même espèce. On voit de quel sceau
 différent elle a marqué l’infortuné Bébé et
 l’intéressant Boruwlaski au reste cette pré-
 férence de la nature n’a point été stérile ;
 car, tandis que nous voyons Bébé végéter
 à la cour de son maître d’une manière pure-
 ment passive, et dans un état presque égal à
 la stupidité, Joseph Boruwlaski, doué des
 facultés saines et entières, et d’un caractère

energique et sensible, fait se mettre au niveau des autres homme. Nous le verrons parcourir différens états de l'Europe, traverser les mers, franchir les montagne : vainqueur des circonstances par son physique, il le devient encore par son moral ; il résiste à la différence des climats, à la variation des mœurs et des usages, au changement de régime et de manière de vivre ; partout il réussit ; partout il se fait aimer ; partout il attire sur lui, non des regards froids et stériles, mais un intérêt tendre et soigneux de son bonheur. Livré à lui même, il ose compter sur lui même : en bute aux vicissitudes du sort, il ne se décourage point : il lutte contre la fortune : il fait sa destinée. Sa vigueur, son activité, son énergie, sa sensibilité étonnent. Tout est âme en lui. On

pourroit

pourroit le comparer à ces petites phioles qui ne renferment que des effences.

Boruwlaſki eſt cependant bien loin de jouir du fort qu'il mériteroit. Père d'une famille déjà nombreuſe, il éprouve des beſoins : il les avoue avec franchise. Eh ! pourquoi rougiroit-il de convenir de ſa ſituation ? a-t-il à craindre de n'être point écouté ? non ;—la nature ne l'a par dévoué à l'abandon ; elle a eu pour lui une prédilection marquée ; elle l'a formé avec complaiſance et conduit juſqu' à perfection ; elle n'a point borné ſon existence, comme elle borne la plupart de ſes ſemblables ; Bébé eſt mort à 25 ans, vieux, caſſé et preſque décrépide. Ainſi ſont morts auſſi deux autres nains dont les tranſactions philoſophiques ſont mention, et qui dès l'âge de
de

de 15 ans avoient tous les caractères de la caducité ; et la nature qui ne les avoit formés que comme des objets de curiosité, les a prudemment retirés du monde à cette époque fatale, où ce genre d'intérêt n'étant plus animé sur leurs personnes, ils ne devoient plus être que des objets à charge à la société, abandonnés et méprisés par elle : mais cette même nature a fait vivre Joseph Boruwlaski, parcequ' elle avoit fait Boruwlaski pour inspirer un autre sentiment que la curiosité, parcequ' elle l'avoit destiné à offrir aux regards un abrégé de son pouvoir, fait pour intéresser à la fois les esprits attentifs et les âmes sensibles *.

* Madame Boruwlaski est d'une taille au dessus de l'ordinaire les enfans annoncent les mêmes proportions.

Combien

Combien de titres en effet, n'a-t-il pas en sa faveur ? il est aujourd' hui l'époux d'une femme vertueuse : il est père de quatre enfans dont l'ainé à onze ans ; il est parvenu à l'âge de 53 ans. Nulle de ses facultés n'est éteinte : nulle de ses sensations n'est émouffée. Il paroît donc destiné à vivre encore long tems. Sera t-il abandonné à l'époque où ses besoins vont devenir plus multiplié ? non—il est impossible de le penser, et la nation au sein de la quelle il se choisira un azile, ne délaissera pas un être vraiment merveilleux, dont l'existence, soit morale soit phisique, complete un des phénomènes les plus curieux que la nature ait produits.

A l'égard des mémoires que l'on présente ici au public et qui sont l'ouvrage de
 Monsieur

Monfieur Boruwlaski lui même; ils ont déjà paru en Angleterre, où ils ont eu du fuccés. M. Boruwlaski follicité pas plusieurs perfonnes en ce même royaume a cru devoir les faire réimprimer, ayant l'efpoir qu'ils trouveroient des leéteurs. On y a fait de légers changemens qui portent principalement fur ce que l'on s'eft permis d'en retrancher des détails qui ont paru trop multipliés, des viſites que faifoit ou recevoit l'auteur, et de l'accueil qu'il éprouvoit. On a eu beaucoup de peine à obtenir de M. Boruwlaski la permission de faire ces retranchemens; non pas dans la vue que l'hommage qu'il rendoit aux différens perſonnages qui y étoient enoncés et qui font très connus en Angleterre, puiſſe lui être utile; mais bien parceque cet hommage prouvoit ſa reconnoiſſance, diſoit-il, et que

ce

ce motif et celui de sa délicatesse devoient seuls l'empêcher d'y confetir.

On croit au reste ces mémoires, dignes d'intéresser les esprits justes, qui ne demendent à un objet que ce dont il est susceptible : sans doute, les faits qui y sont rapportés, ne sont pas bien imposans. Ils ne se lient en aucune manière avec ces grands événemens qui occupent la scène du monde, étonnent fortement les nations. Ils ont la proportion du personnage : ils sont pour ainsi dire à sa taille ; mais la dimension n'est pas la première qualité des ouvrages de la nature. L'ananas est plus délicieux que la courge : l'humble reseda distribue un parfum qui n'a jamais honoré le maronnier superbe ; d'ailleurs, aux yeux du philosophe, nulle étude n'est méprisable,

nul

nul objet n'est petit en lui même. C'est de la feuille d'un frazier, que l'auteur, des études de la nature s'est elancé dans le systéme de l'univers. Le petit être dont nous annonçons la vie pourroit aisément conduire à des reflexions aussi vastes : mais en donnant ses mémoires nous ne pretendons appeler l'attention que sur sa personne. Nous ajouterons seulement que l'on peut compter sur la vérité des faits qui y sont exposés, et dont aucun n'a été contesté par les témoins nombreux qui existent encore aujourd' hui.

MÉMOIRES.

IL est si rare de trouver de la raison, du sentiment et des affections nobles et délicates, dans un homme que la nature semble n'avoir pas pu achever, et qui, par sa taille, ne paroît être qu'un enfant, que, persuadé qu'on ne voudroit par même se donner la peine de jeter les yeux sur ces Mémoires, ce n'étoit que pour me rendre compte à moi-même des différentes situations dans lesquelles je me suis trouvé, pour me rappeler des scènes trop intéressantes et des

émotions trop vives pour être oubliées que j'avois commencé à jeter sur le papier quelques uns des principaux événemens de ma vie. Comme les reflexions que je ferai dans le cas de faire, ne peuvent interesser que ceux qui aiment à suivre la nature dans toutes ses différentes manières d'agir, qui ont accoutumé de regarder les êtres de mon espèce comme des avortons, qui, tant pour le corps que pour l'esprit, sont restés fort au dessous des autres hommes, et qui en conséquence pourront être curieux d'en voir un, s'assimiler aux créatures d'une taille ordinaires par sa façon de voir, ses affections, ses passions, et ses idées; je n'aurois pas pris la liberté de les présenter au public, si des personnes à qui je n'ai rien à refuser, ne m'en avoient fait un devoir. Heureux si, en leur offrant ce tribut de ma reconnoissance je puis leur prouver que j'ai senti dans toute son étendue l'intérêt qu'elles ont bien voulu prendre à moi.

Je

Je suis né aux environs de Chaliez Capitale de la Pokucie dans la Ruffie Polonoise, au mois de Novembre 1739. Mes parents étoient de taille moyenne, ils ont eû six enfans, cinq garçons et une fille, par un de ces jeux de la nature dont il est impossible de rendre raison, et dont on ne trouveroit peut-être pas un second exemple, trois de ces enfans parvinrent à une taille au dessus de la moyenne, tandis que les deux autres et moi, nous restâmes au dessous de celle des enfans ordinaires de quatre à cinq ans, et, ce qui peut paroître également remarquable, cette difference de proportion fut alternative dans nos naissances. J'insiste sur cette circonstance parcequ'en elle même elle est assez singulière pour être remarquée, et pour relever une erreur qui existe dans l'article *Nain* de l'Encyclopedie où il est question de nous.

Je suis né troisième de cette étonnante famille, mon frère aîné, qui aujourd'hui

d'hui a près de soixante ans, est d'environ trois pouces plus grand que moi, il a toujours joui d'une santé robuste, et est encore d'une force et d'une vigueur beaucoup au-dessus de sa taille et de son âge ; il vit depuis long temps chez la Castelane Inowloska, qui l'honore de son estime et de ses bontés, et qui lui ayant trouvé assez de capacité et de raison, lui a confié l'intendance et la direction de ses affaires.

Mon second frère étoit d'un tempérament foible et délicat ; il mourut âgé de vingt-six ans, ayant alors cinq pieds dix pouces. Ceux qui vinrent après moi furent alternativement grands et petits : de ce nombre étoit une fille qui mourut de la petite verole à l'âge de vingt-deux ans ; elle n'avoit alors que vingt-six pouces ; elle étoit de la plus jolie figure, et admirablement bien proportionnée.

Il fut aisé de juger dès le moment de ma naissance que je serois exterêmement petit, n'ayant

n'ayant alors pas plus de huit pouces ; mais malgré cette petitesse extraordinaire, je n'étois ni foible ni languissant ; au contraire, ma mère qui' m'a nourri, a souvent assuré que j'étois celui de ses enfans qui lui avoit donné le moins de peine ; je marchai et j'acquis l'usage de la parole à peu près au même âge que les autres enfans, et mon accroissement progressif fut dans les proportions suivantes.

J'avois à un an 11 pouces mesure d'Angleterre.

à trois ans, —	1	pied 2	pouces
à six ans —	1		5
à dix ans —	1		9
à quinze ans, -	2		1
à vingt ans, —	2		4
à vingt cinq ans	2	11	
à trente ans, —	3		3

Taille à laquelle je suis resté fans avoir grandi depuis, d'une seule ligne ; mon frère, ainsi que moi, a grandi jusqu'à trente ans, et à cet âge, a également cessé de grandir. Je cite ce double fait parcequ'il peut servir à rectifier l'opinion de quelques naturalistes qui avancent que les nains croissent pendant la totalité de leur vie.

J'entrois dans ma neuvieme année, lorsque mon père mourut, en laissant ma mère avec six enfans et très peu partagée de bien de la fortune : circonstance à laquelle je dois le rôle que j'ai joué depuis dans le monde ; puisque, sans cela, j'aurois sans doute passé mes jours dans le fond d'une province sur le bord du D'niestr, où peut être j'aurois été plus heureux.

Ma mère avoit une amie Mad. la Sarostine de Caroliz, qui, ayant beaucoup d'affection pour moi, avoit souvent sollicité mes parens de lui confier le soin de mon éducation :

tion : à l'époque de la mort de mon père elle renouvela ses offres à ma mère ; et quoiqu'il en coûtât beaucoup à celle-ci, le desir et l'espoir de me rendre plus heureux, l'emportèrent sur celui qu'elle auroit eu de me garder ; elle consentit, les larmes aux yeux, à notre séparation, et Mad. de Caorliz m'emmena à sa Campagne, qui n'étoit pas bien éloignée de celle de ma mère.

A peine y fumes nous arrivés, que Mad. la Starostine, s'empressant de remplir les promesses qu'elle avoit faites à ma mère, me donna tous les soins qui convenoient à mon âge, et je fus élevé dans la religion catholique Romaine qui est la dominante en Pologne ; j'y demeurai quatre ans, sans qu'il se passât rien d'intéressant, et sans que la tendresse de ma bienfaitrice se fut en rien démentie ; je paroissais fixé pour toujours auprès d'elle, et j'y ferai demeuré vraisemblablement sans un événement qui amena un nouvel ordre de choses.

Mad.

Mad. de Caloliz étoit veuve, elle n'étoit plus jeune, mais elle avoit conservé de la fraîcheur et des grâces, et elle jouissoit d'une fortune considérable. M. le Cte. de Tarnow, que ses affaires avoient attiré dans le voisinage, s'étant attaché à elle, je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elle le distinguoit avantageusement, de toutes les personnes qui composoient sa société; et je ne fus point surpris de voir l'hymen de ces deux amans. Je ne laissai pas cependant de m'appercevoir de tout le changement que ce mariage apportoit à ma situation; je sentis que ma protectrice, en prenant un Epoux, s'étoit donné un maître, que si je venois à lui déplaire, je courrois risque d'être d'autant plus embarrassé, que les affaires de ma famille étant totalement derangées, elles ne me laissoient aucune ressource; je pensai donc devoir redoubler d'efforts pour me rendre agréable à l'époux de ma protectrice, et je crois que j'y aurois réussi, si un nouvel événement

nement n'eut derangé mes projets, et ne m'eut donné d'autres vues.

Après quelques mois de mariage Mad. la Comtesse de Tarnow se crut enceinte. Les deux epoux reçurent à cette occasion les felicitations de tous leurs amis, du nombre desquels étoit Mad. la Comtesse Humieska, cette dame, d'une des plus anciennes famille de Pologne, et qui, par sa naissance, ses richesses et ses qualités personnelles, tenoit le rang le plus distingué dans le pays ; étoit depuis quelques tems dans ses terres, voisines de celle de Mad. la Starostine, où, ayant eu de frequentes occasions de me voir, elle parut s'attacher à moi, et m'exprimoit souvent le plaisir qu'elle auroit de m'avoir chez elle, à Rickti. Mes réponses à ses offres obligantes me concilièrent de plus en plus son amitié, il sembloit même que dès ce moment, elle avoit formé le proje de me demander à Mad. la Comtesse de Tarnow,

et

et qu'elle n'attendoit pour cela, qu'une occasion favorable.

La grosseffe de ma protectrice lui en fournit le pretexte. Se trouvant un jour avec les deux epoux, elle insinua adroitment, que l'amour maternel empêcheroit sans doute Mad. la Comtesse de partager ses soins entre son enfans futur et moi ; et elle finit par leur proposer de m'emmener chez-elle, leur promettant de pendre soin de ma petite personne et de me faire un sort heureux.

Soit que les deux epoux craignissent que le fruit de leurs amours ne fut un obstacle à l'éducation qu'ils s'étoient proposés de me donner, soit qu'ils craignissent de défobliger la Comtesse, ils ne se deffendirent que foiblement, et declarèrent qu'ils s'en remettersoient à mon choix. J'étois absent, le domestique qui vint me chercher, m'informa de ce qui s'étoit passé, j'entrai dans l'appartement, décidé

cidé sur ma réponse, et j'assurai la Comtesse, que, si Mad. de Tarnow, que ses bontés rendoient la maîtresse de mon sort, daignoit m'accorder son consentement, je m'estimerois heureux de vivre sous sa protection, et que je suivrois mon inclination autant que mon devoir, en faisant tous mes efforts pour me rendre digne de sa bienveillance.

Mad. la Comtesse Humieska parut enchantée de ma réponse : je suis charmée, me dit-elle, mon cher Joujou (c'est ainsi qu'on m'appeloit) de voir que vous n'ayez aucune répugnance à venir demeurer chez moi, puis se tournant vers M. et Mad. de Tarnow : vous ne pouvez plus vous en dédire, leur dit-elle ; j'ai votre parole et celle de Joujou. le reste de la visite se passa en complimens, et notre voyage fut fixé à quelques jours de là.

Quoique j'eusse de grandes obligations à Mad. la Comtesse de Tarnow, j'avouerai
que

que je me consolai assez vite d'être séparé d'elle ; ce qu'on me pardonnera aisément, si l'on veut bien faire attention que je n'avois que quinze ans, et que j'avois la tête remplie de la peinture brillante que m'avois faite ma nouvelle bienfaitrice, des plaisirs que je goûterois chez elle. Elle me mena dans ses terres, à Richti en Podolie, où nous restâmes assez longtems ; et où elle recût la visite d'un Pacha de Hocim Ville de Turquie qui avoisine Rychty. Ce Turc, non moins distingué par son grade de Pacha que par l'affabilité de ses manières honnêtes et polies, pria ma bienfaitrice de lui faire l'honneur de venir voir son palais à Hocim ; j'étois présent lors de cette invitation, et j'entendis qu'il joignit à cette prière, celle d'avoir la complaisance de permettre que je vinsse avec elle, en ajoutant que je ne serois pas fâché de voir un ferrail ; Mad. la Comtesse accepta l'invitation et je fus du voyage. A notre arrivée elle reçut du Pacha tous les honneurs qui lui étoient dus, et en mon particulier

particulier je fus singulièrement fêté dans le Palais où le bruit de notre visite nous avoit devancé; on nous servit entr' autres choses, une collation à la manière orientale; le Sorbet n'y fut pas épargné: je me rejouissois du moment où on nous feroit voir le ferrail dont j'avois entendu parler au Pacha, ne sachant pas alors ce que c'étoit, j'avois seulement oui dire à ma bienfaitrice que c'étoient de jolis appartemens qui refermoient de plus jolies choses encore, mais je ne pouvois deviner quelles étoient ces jolies choses, et ma surprise fut extrême quand je vis que c'étoient une vingtaine de femmes des plus belles qui toutes me comblèrent d'honnêteté et de carresses, je me rapelle avec plaisir la délicatesse, la fraîcheur de leur teint, la régularité de leur traits, la modeste vivacité de leurs regards, le son de leur voix enchanteresse, l'élégance de leur taille, la majesté de leur maintien, leur grâces, j'ose dire presque leur perfection car les Houries du paradis de Mahomet ne peuvent être plus accomplies. La Circassie les avoit au naître, et il est re-

connu qu'en cette partie du globe, plus qu'en toute autre, la bienfaisante nature s'est pluë à embellir ce sexe, partout ailleurs déjà si aimable. Je ne ferai pas la description de ce ferrail, qui en tout est pareil à ceux qui sont si frequens en Turquie, plusieurs auteurs l'ont fait avant moi, quoiqu'ils n'y soient pas entrés comme moi, on fait assez qu'un homme n'y est admis que par la faveur la plus insigne, mais pour moi ma petite taille fit exception à cette regle.

De retour a Rychty, et peu de tems après, ayant formé le projet de voir L'Allemagne et la France, Mad. la Comtesse Humieska désira que je l'accompagnasse; ce qui me fit le plus grand plaisir à cause de l'idée flatteuse que je me formois de ce voyage. nous partîmes donc pour Vienne après les préparatifs indispensables, qu'exige la manière dont on voyage en Pologne, et dont je vais essayer de donner une idée.

Qu'on

Qu'on s' imagine d'abord qu'on ne trouve sur les routes aucune espèce d'auberge, aucune maison décente où le voyageur puisse trouver la moindre commodité; en conséquence, on est obligé de porter avec soi, sa batterie de cuisine, ses meubles et ses alimens; on ne trouve dans le pays qu'on parcourt, que quelques misérables villages, habités principalement par des Juifs; c'est chez ces malheureux, dans des espèces de granges où les hommes et les animaux vivent pêle-mêle, que les voyageurs Polonois prennent leur gîte; ils ont soin de se faire précéder par quelques domestiques, ayant fait choix de l'endroit qui leur paroît le plus convenable, en chassent, souvent à coups de fouets, les propriétaires, souvent même usent de pareilles violences avec d'autres voyageurs, qui ne sont pas d'un rang assez distingué pour oser leur disputer le terrain; maîtres du local, ils y tendent des tapisseries, y dressent des lits, et y placent les meubles qu'ils ont apportés; de sorte que, quand les maîtres arrivent, ils se trouvent logés et

meublés d'une manière décente. Qu'on juge d'après cela, si ces domestiques insolents épargnent la volaille et les légumes des pauvres Juifs, qui, pendant qu'on dispose ainsi de leur propriété, se réfugient dans quelques grange voisine, et attendent avec impatience que le départ de ces hôtes incommodes leur laisse enfin la liberté de retourner chez eux.

Après quelques jours d'un voyage très fatigant, et un long séjour à Leopold, nous nous trouvâmes à Vienne, où le bruit de notre arrivée ne se fut pas plutôt répandu, que nous fûmes visités, invités et recherchés avec le plus grand empressement, bientôt après nous eûmes l'honneur d'être présentés à sa Majesté l'Impératrice Reine, qui eut la bonté de nous dire que je surpasse de beaucoup tout ce qu'on lui avoit raconté de moi, et que j'étois une des choses les plus étonnantes qu'elle eut jamais vues. Cette grande Princesse étoit alors en guerre avec le Roi de Prusse, et sa fermeté, son courage et sa sagesse

sageſſe ne l'avoient pas moins rendue redoutable à ſes ennemis que chère à ſes ſujets. J'avois l'honneur d'être dans ſon appartement, un jour que ſes courtiſans la complimentoient ſur une victoire que ſes troupes venoient de remporter et dont chacun vantoit les avantages, en forte que, à les entendre, le Roi de Pruſſe devoit, ſous peu ſe trouver réduit à la dernière extrémité.

L'Imperatrice, auprès de qui je me trouvois, me demanda ce qu'on penſoit du Roi de Pruſſe en Pologne, et quelle idée j'avois moi-même de ce prince. Madame lui diſ je, je n'ai pas l'honneur de le connoître; mais ſi j'étois à ſa place, au lieu de perdre mon tems à faire contre vous une guerre inutile, je viendrois à Vienne vous faire ma cour; et je trouverois mille fois plus de gloire à gagner votre eſtime et vos bonnes grâces, qu'à remporter ſur vos troupes les victoires les plus complètes. Ma réponſe parut faire le plus grand plaiſir à

sa Majesté Imperiale ; elle m'embrassa, et dit à ma bienfaitrice qu'elle l'estimoit heureuse d'avoir un si agréable compagnon de voyage. Une autres fois, elle me prit sur ses genoux, et après m'avoir fait beaucoup de caresses et plusieurs questions sur la manière dont je passois mon tems, elle me demanda ce que je trouvois à Vienne de plus curieux et de plus intéressant ; je lui répondis, que j'y avois vu une infinité de choses dignes de l'admiration des voyageurs, mais que, rien ne m'y paroissoit si extraordinaire que ce que j'y voyois dans ce moment.—Et qu'est ce que c'est ? demanda sa Majesté.—c'est, lui repondis-je, de voir un si petit homme sur les genoux d'une si grande femme. Cette réponse m'attira de nouvelles caresses. L'Imperatrice avoit à son doigt une bague sur laquelle étoit son chiffre en brillants, du travail le plus exquis ; ma main se trouvant par hazard dans une des siennes, je paroissois considerer la bague attentivement ; elle s'en apperçut, et me demanda si
je

je trouvois ce chiffre joly. Je demande pardon à votre Majesté, lui repondis-je, ce n'est pas la bague que je regardois, mais la main, que je vous supplie de me permettre de baiser :—et en'achevant ces mots, je la portai à ma bouche. L'Imperatrice parut charmée de cette petite galanterie, et voulut me faire present de la bague qui y avoit donné lieu ; mais l'anneau se trouvant beaucoup trop grand, elle appella une jeune personne qui se trouvoit dans l'appartement, lui prit un fort beau diamant qu'elle avoit au doigt, et le mit au mien. Cette jeune personne est actuellement Reine de France, et l'on peut juger si je conserve precieusement ce bijou.

On se doute bien que les bontés de l'Imperatrice m'attirèrent les regards de la cours, et je manquerois à la reconnoissance si je me taisois sur les attentions dont son excellence M. le Prince de Kaunitz voulut bien m'honorer. Ce grand homme, qui dirigeoit alors, comme il le faite encore aujourd

jour d'hui toutes les affaires de l'empire, fa-
voit trouver du tems pour s'occuper de
petits objets ; et je puis dire qu'il me donna
des marques d'amitié et d'attachement qui
m'aurient fait bien des jaloux, si ma taille
et ma manière d'être, ne m'avoient pas mit
hors de la ligne commune. Il vouloit me
donner des biens assez considerable pour pou-
voir passer le reste de mes jours, sans avoir
besoin du secours de personne ; mais ma pro-
tectrice peu flattée de ce qu'on me faisoit
de pareilles offres, répondit qu'elle étoit
assez riche pour me favoriser, et que je n'a-
vois besoin de rien étant avec elle. Ce bon
Prince m'appelloit son petit ami ; il preten-
doit que ma conversation l'amusoit et l'in-
terressoit, en un mot, soit dans ce voyage,
soit dans celui dont je parlerai ci après, j'eus
tellement à me louer de ses bontés, que mon
seul regret est de n'avoir aucun moyen de
de lui prouver jusqu' où va ma sensibilité.

On se tromperoit cependant beaucoup,
si l'on s'imaginait que, séduit par les bontés
qu'on

qu'on avoit pour moi, et uniquement occupé des plaisirs qu'on me procuroit, je n'éprouvassés pas quelques fois des sentimens penibles et que je pussés me dissimuler toujours, que, dans le fond, je n'étois aux yeux des autres qu'une poupée, un peu plus parfaite à la verité, et un peu mieux organisée qu'elles ne le sont ordinairement, et qu'on ne me regardoit que comme un jouet. J'en avois quelquefois des preuves chagrinantes. Un jour dans l'appartement de ma bienfaitrice, où assis dans un coin, je paroissais ne pas écouter la conversation, j'entendis qu'on parloit de moi, quelqu' un parut mettre en doute que les nains pussent avoir la faculté de se reproduire ; un autre avança, que s'ils ont cette faculté, leurs enfans doivent être d'une taille ordinaire ; Mad. la Comtesse fit alors part à la compagnie de l'état de ma famille, et en particulier de ma sœur, ajoutant qu'elle avoit souvent pensé qu'il feroit plaisant de faire un mariage entre deux si petits êtres, et que ce qui en resulteroit

pourroit

pourroit decider la question. Je fais grâce à mes lecteurs des détails de cette conversation, qui fut poussée très loin ; elle ne fut même interrompue que parceque vivement frappé de l'espèce de mépris que paroissoit emporter ce projet de me marier avec ma sœur, et croyant pouvoir en conclure, non seulement qu'on se croyoit en droit de disposer de moi sans me consulter, mais que même on me regardoit comme un être sans moralité, sur le quel on pouvoit tenter toutes sortes d'experiences, je me mis à pleurer amèrement ; ce qui fut apperçu par quelqu'un de la compagnie ; alors on voulut savoir le sujet de mon chagrin, que pendant longtemps je m'obstinai à cacher ; et que je déclarai enfin, vaincu par les instances de ma bienfaitrice, qui eut beaucoup de peine à me consoler, quoiqu' elle m'affurât qu'elle n'avoit jamais serieusement pensé au mariage, dont l'idée seule m'avoit si vivement revolté.

Nous

Nous demeurâmes six mois à Vienne, pendant lesquels ma bienfaitrice, profitant de l'occasion me fit donner des leçons de danse par le maître des ballets de la cour. M. Angelini, qui, par ses rares talens dans son art, et par son goût pour la littérature, s'est rendu depuis si fameux. Malheureusement pour moi, obligé de partir, je ne pus pas profiter des ses soins autant que je l'aurois désiré, ce qui n'empêcha pas que ma bienfaitrice, fatiguée de ce qu'elle appeloit mes progrès, ne lui en témoignât sa reconnaissance au moment de notre départ pour la Bavière.

Arrivés à Munich, nous recûmes de son Altesse Electorale, l'accueil le plus gracieux, et je n'y parus pas exciter moins de curiosité qu' à Vienne. La Princesse Christine, et les deux autres Princesses royales de Pologne qui s'étoient retirées chez la Princesse Electrice leur sœur, à cause de la guerre survenue entre la Saxe et la Prusse, ne me firent

firent pas moins d'accueil; elles m'invitèrent même à avoir l'honneur d'être de leur parties de Chasse. Notre séjour, qui ne fut pas long, et qui n'eut d'ailleurs rien de particulier, se passa en fêtes et en plaisirs; nous en partîmes pour nous rendre à Luneville, où Stanislas Lefezynski, Roi titulaire de Pologne, tenoit sa cour.

Je ne pus m'empêcher d'être frappé de respect, d'admiration et d'étonnement à la vue de ce viellard venerable, qui, après une vie aussi agitée, et après avoir essuyé les plus funestes revers, conservoit encore, à l'âge de quatre vingt ans, toutes les facultés de son âme, et les employoit avec tant d'énergie à faire le bonheur de ses nouveaux sujets. La noblesse de sa physionomie, son air de bonté, de serenité, et de dignité me touchèrent. Je me rappelai à l'instant l'impression qu'il fit à la première vue sur Charles XII. On fait que ce monarque extraordinaire après l'avoir entretenu un
quart

quart d'heure, dit aux generaux qui l'accompagnoient : voilà l'homme qui fera Roi de Pologne. On fait comment il lui tint parole ; on fait aussi comment, après les disgrâces de son protecteur, ce Roi se vit depouillé de ce trone, qu'il n'ambitionnoit que parcequ'il avoit la connoissance du bien qu'il pourroit faire à sa patrie : on n'ignore pas que, rappelé une seconde fois à la Couronne, une faction ennemie, aidée de secours etrangers, rendit vains et inutiles les efforts et les esperances de la plus saine partie de la nation. On connoit les dangers qu'il courut, les deguisemens qu'il fut obligé d'employer pour échapper à ses ennemis. On fait, enfin, que la paix lui ayant assuré la possession tranquille des Duchés de Lorraine et de Bar, il ne s'est plus dès lors occupé que du soin de faire perdre aux peuples de ces Duchés le souvenir de leurs anciens maîtres. Je ne parlerai point ici de tout ce qu'il a fait pour cela ; je dirai seulement que ses ouvrages à Nancy et à Luneville m'ont paru fort superieurs à tout ce que j'ai vu dans d'autres cours.

A notre arrivée, ce Monarque nous reçut avec cette bonté et cette affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs, et comme ses compatriottes, il voulut que nous fussions logés dans son palais.

Ce Prince avoit alors chez lui le fameux Bébé, qui, jusques là avoit été regardé comme un des nains des plus extraordinaires qu'on eut jamais vu ; qui en effet étoit parfaitement bien fait, et d'une physionomie assez agréable, mais qui (je suis fâché de le dire pour l'honneur de notre espèce) avoit dans l'esprit et dans la façon de penser tous les défauts qu'on nous attribue ordinairement. Il avoit alors environ trente ans. Lorsqu'on me mesura, je me trouvai beaucoup plus petit.

A notre première entrevue, il me fit beaucoup d'amitié et de caresse ; mais lorsqu'il s'aperçut que je préférerois la compagnie, et la conversation des gens sensés à la
sienne

sienne, quand il vit surtout que le Roi prenoit plaisir à se trouver avec moi ; il conçut contre moi la jalousie et la haine la plus violente et ce ne fut que par une espèce de miracle que j'échappai à sa fureur.

Un jour nous nous trouvions tous les deux dans l'appartement de sa Majesté. Ce Prince m'ayant fait beaucoup de caresses et plusieurs questions aux quelles je répondis d'une manière satisfaisante, me témoigna son contentement de la façon la plus affectueuse : puis, se tournant vers Bébé il lui dit : —tu vois Bébé la différence qu'il y a entre Joujou et toi ; il est aimable, gai, amusant et instruit, au lieu que toi, tu n'es qu'une petite machine. Je vis à ces mots la fureur étinceller dans les yeux de Bébé. Il ne répondit rien, mais son maintien et sa rougeur démontrèrent assez qu'il étoit violemment agité. Un moment après le Roi étant passé dans son cabinet, Bébé profita de cet instant, et s'approchant de moi me saisit

par le milieu du corps et s'afforça de me jeter dans le feu. Heureusement je pus m'accrocher par les deux mains à une poignée de fer qui dans les cheminées sert à soutenir les pelles et les princettes, et prévenir par là ses mauvais desseins. Le bruit que je fis, en me deffendant, rammena le Roi qui venant à mon secours me tira du danger qui me menaçoit. Il appella ensuite ses domestiques, leur remit Bébé en ordonnant qu'on lui infligeat une punition corporelle proportionné à sa faute et lui deffendit, outre cela, de jamais reparoître devant lui.

J'eus beau interceder pour le malheureux Bébé, je ne pus lui sauver la première partie de sa sentence ; et quand à la seconde, sa Majesté ne consentit à la revoquer qu'à condition qu'il me demenderoit pardon. Ce ne fut qu'avec beaucoup de repugnance que Bébé se soumit à cette humiliation. Il paroît au surplus que cette scene violente fit sur lui une impression très profonde ; car
 peu

peu de tems après, il tomba malade, et mourut. On attribua sa mort à sa jalousie et au chagrin que lui avoit donné la différence que l'on mettoit entre nous deux. Je le plaignis bien sincèrement; et je n'aurois pas rapporté ce trait, si je n'eusse voulu faire remarquer que la petitesse de notre taille ne nous empêche pas d'éprouver la force des passions. Heureusement pour moi, quand à mon tour, j'en ai été le jouet, elles ne m'ont du moins jamais rien inspiré de contraire à l'humanité et aux-lois.

Ce fut pendant mon séjour à Luneville que j'eus l'honneur de connoître le célèbre Comte de Tressau, qui y étoit venu passer quelques tems. Il s'occupa beaucoup de moi, et c'est lui qui a fourni à l'Encyclopédie l'article *Nain*, dans le quel il a bien voulu faire mention de moi d'une manière très avantageuse.

Après avoir vu et admiré tout ce que le Roi Stanislas a fait pour embellir Nancy

et Luneville, nous prîmes congé de ce bon Prince qui donna à ma bienfaitrice des lettres pour la Reine de France sa fille et nous nous rendîmes à Paris.

Je n'ai pas besoin de dire que la première chose que fit Mad. la Comtesse Humieſka fut d'aller à Versailles, où, en qualité de Polonoise elle fut aisément admise chez la Reine à qui elle remit les lettres dont le Roi son père l'avoit honorée. Cette Princesse qui avoit conservé beaucoup d'affection pour tout ce qui tenoit à sa patrie, la reçut avec bonté : instruite que ma bienfaitrice m'avoit amené, elle voulut me voir s'étonna de ma petitesse, dont elle ne s'étoit point faite une idée, et après m'avoir fait plusieurs questions, tant sur le Roi son père, que sur Bébé, sur la Pologne et sur nos voyages, elle parut satisfaite de mes réponses. Elle me fit l'honneur d'ajouter que j'étois un petit prodige ; que sur ce qu'elle avoit vu et entendu dire toute sa vie, elle avoit regardé jusqu' alors les êtres de mon espèce
comme

comme étant disgraciés de la nature autant par l'esprit et les facultés intellectuelles que par le corps, mais que je la detrompois d'une manière bien avantageuse et bien agréable.

Après ces paroles obligeantes la Reine se tournant vers Madame la Comtesse Humieska, eut la bonté de l'engager à la venir voir souvent, la pria de m'amener avec elle et donna des ordres pour que nous fussions admis en sa présence chaque fois que nous desirerions.

A notre retour à Paris, la curiosité que j'excitai attira bien des visites à ma protectrice; et en moins de huit jours, tout ce que la ville a de personnes de mise, se firent présenter chez elle. Je ne pus qu'être infiniment flatté des honnêtetés sans nombre dont on m'honora. Feu Monseigneur le Duc d'Orleans, entr' autres, ayant donné à ma protectrice les fêtes le plus brillantes, m'accabla

m'accabla en particulier de marques d'amitié, et me combla de présens. Je puis même dire, que pendant notre séjour à Paris cet amiable Prince ne laissa point passer un seul jour sans me donner de nouvelles preuves de ses bontés.

Ce ferait aussi manquer à ce que je dois à M. Le Comte Oginski, Grand General de Lithuanie, qui alors se trouvait à Paris, si j'oubliois de parler des attentions qu'il eut pour moi. Ce Seigneur, qui venoit habituellement chez ma protectrice, m'ayant pris en amitié, poussa la complaisance pour moi, jusqu' à m'enseigner les premiers principes de la Musique ; art dans le quel il avait fait des progrès bien étonnans dans un homme de son rang. Voyant que je m'y attachois, et s'imaginant que j'avois des dispositions, il engagea ma bienfaitrice à me donner pour maître le célèbre M. Gavines, sous le quel j'appris à jouer du violon, bientôt après, à pincer de la guitarre, talent qui me console souvent dans les momens de trouble

trouble et d'inquietude, inseperables d'une situation, telle que la mienne. Mais pour en revenir à M. le Comte Oginski, ce Seigneur prenoit plaisir à m'avoir auprès de lui, et je me rapele qu'ayant donné un jour un grand repas à plusieurs dames des plus distinguées, il me mit dans une urne, qu'il fit placer dans un angle de l'appartement. Le moment les plus favorable arrivé, je me montrai tout d'un coup en reverfant les fleurs dont l'urne etoit couronnée, ce qui produisit une surprise très agréable dans l'assemblée.

L'interêt que j'excitai joint à tout ce qu'on recontoit de ma figure, donna lieu à un incident, qui, sans l'interposition de la Reine, auroit pu avoir des suites desagréables pour les dames Polonaises qui voyagent en France, comme on va le voir.

Le hasard avoit fait que la Duchesse de Modène, Princesse du sang de la cour de France, ne s'étoit trouvée à aucune des
fêtes

fêtes où j'avois été invité, elle avoit cependant beaucoup entendu parler de moi ; et tout ce qu'on lui en avoit dit, lui donnoit un desir très vif de me voir. Son rang ne lui permettant pas de faire la première visite à Mad. la Comtesse Humieska, elle se determina à lui écrire pour l'inviter à venir chez elle un de ses jours d'affemblée, qu'elle fixa, et comme c'étoit sur moi principalement que se portoit son intention elle ajouta à son billet ; surtout, n'oubliez pas d'amener Joujou.

Mad. la Comtesse Humieska, piquée de cette invitation, et ne jugeant pas à propos de satisfaire une curiosité qui se monroit d'une manière si peu ménagée reprit, qu'elle étoit bien mortifié de ne pouvoir pas se rendre aux ordres de Mad. la Duchesse ; qu'elle étoit engagée ce jour là, et les suivans, en sorte qu'il ne lui étoit pas possible de dire quand elle pouroit avoir cet honneur. La Duchesse comprit aisément le

le sens de cette réponse; elle en fut singulièrement irritée, et s'en plaignit à toutes les personnes qu'elle rencontra: elle alla même jusqu'à en porter les plaintes à la Reine, s'imaginant qu'en qualité de Polonoise, elle en feroit des reproches à ma bienfaitrice.

Je soupçonnerois volontiers que la Reine, qui faisoit beaucoup de cas des personnes de sa nation, trouva au fond de son cœur que Mad. la Comtesse Humieska, avoit eu raison; cependant, voulant mettre fin à une querelle qui, quelque légère qu'elle fut dans le principe, pouvoit finir par attirer des désagrémens à ma bienfaitrice, elle l'envoya chercher et l'engagea à faire une visite à Mad. la Duchesse de Modène. Mad. la Duchesse répondit que, par respect pour les ordres de sa Majesté elle iroit, mais, que certainement elle n'y meneroit pas Joujou. Sur quoi la Reine sentant bien qu'une pareille visite ne feroit qu'aigrir les esprits, laissa

laissa tomber la conversation, et sur la fin de la visite invita Mad. la Comtesse Humieska à venir avec moi déjeuner chez elle deux jours après. Elle envoya ensuite à Mad. la Duchesse de Modène une autre invitation pour le même jour, sans faire savoir ni à l'une ni à l'autre de ces dames qu'elles devoient se rencontrer.

Au jour indiqué nous nous rendîmes chez la Reine, où nous arrivâmes les premiers ; quelques minutes après on annonça Mad. la Duchesse de Modène. Ces deux dames aussi surprises l'une que l'autre se remirent cependant très promptement, se firent les complimens d'usage et s'assurèrent, comme si rien ne se fut passé, du plaisir qu'elles avoient eu de se reconnoître. La Duchesse alla même jusqu'à rester quelques momens sans paroître faire attention à moi, mais bientôt bannissant cette contrainte, ses eloges, et ses caresses provèrent jusqu'à quel point alloit le plaisir qu'elle avoit à me voir.

Après

Après cette petite aventure qui me mit tout à fait à la mode. J'eus l'honneur d'être présenté à feu Mad. la Princesse d'Anhalt, mère de S. M. L'Imperatrice de Russie, dont L'Europe étonnée admire aujourd'hui le règne si glorieux, tant par les vertus sans nombre de cette auguste Souveraine, que par les victoires éclatantes et multipliées de ses troupes.

Nous continuâmes ensuite à être visités et fêtés par tout ce qu'il y avoit de personnes considérables dans la noblesse et la haute finance. M. Bouret, fermier général, entre autres, donna une fête où pour faire voir qu'elle s'adressoit à moi, il voulut que jusqu'à la vaisselle plate, les cuilliers, les couteaux et fourchettes, tout fut proportionné à ma taille, et où les mets, consistant en ortolans, bec-fignes et autres gibiers de cette espèce fussent servis dans de semblables assiettes.

Nous passâmes plus d'une année à Paris, mais il fallut enfin quitter ce séjour et nous partîmes pour la Hollande.

Nous étions alors au moi de mai et c'est là le moment où la nouveauté du spectacle qu'offre ce pays, doit produire le plus d'impression ; j'en fus si vivement frappé, que mal gré la monotonie qu'on lui reproche avec raison, je ne puis encore aujourd'hui me rappeler sans emotion le sentiment qu'il me fit éprouver l'arrivée à la Haye ; ce village etonnant et qui peut disputer aux villes le premier rang. Mad. la Comtesse y fut reçue de la manière la plus affable et la plus polie par son Altesse Royale le Prince Stadhouder et sa famille, qui firent tous leur efforts pour lui en rendre le séjour agréable. Nous n'y fîmes cependant que peu de connoissances, et ne pouvant demeurer que peu de tems en Hollande, nous l'employâmes à voir les choses curieuses dont ce pays est rempli ; enfin après avoir pris
congé

congé du Stathouder, ma bienfaitrice prit la route de L'Allemagne et nous arrivâmes à Verfavie.

Mon retour dans ma patrie fit beaucoup de bruit ; on ne m'avoit pas encore vu dans la capitale, et j'y avois été devancé par la reputation que j'avois acquise dans mes voyages et dont j'étois redevable aux soins genereux de ma bienfaitrice. Je m'étois d'ailleurs formé pendant mon féjour dans les pays étrangers ; et Paris m'ayant donné un peu de cette politeffe aifée qui repand des grâces fur les manières et donne du prix au moindre propos, j'eus la fatisfaction de m'appercevoir que plusieurs perfonnes, qui ne me confideroient d'abord que comme un objet de curiosité, recherchoient ma foiceté, et prenoient du plaifir à ma conversation. Cette remarque m'enhardit, je parus dans les affemblées plus que je ne l'avoit fait jufqu' alors ; et cherchant à étendre le circle de mes connoiffances, je me liai plus

particulièrement avec plusieurs jeunes gens de mon âge, dont la société me parut plus gaie et plus intéressante que celle des personnes qui fréquentoient habituellement la maison de Mad. la Comtesse Humieſka.

J'avois inspiré assez de confiance à ma protectrice pour qu'elle me laissa une liberté honnête et j'en profitai pour aller souvent au spectacle. Je l'avois toujours aimé ; mais de nouveaux sentimens qui commençoient à se développer chez moi, lui donnoient alors un tout autre prix. Ce n'étoit plus la beauté des pièces qui m'y attiroit, ce n'étoit plus le jeu des acteurs que j'y allois admirer, c'étoit le concours du monde qui s'y rencontroit, c'étoient les femmes sur tout, qui, en me donnant des émotions toutes nouvelles, m'inspirèrent pour le théâtre une espèce de fureur. Jusques là j'avois vécu sans presque m'apercevoir de la différence des deux sexes ; mais alors à l'inquietude, à l'agitation et au trouble que me cauſoit la
 présence

presence d'une femme, je ne pus plus me dissimuler que de ce sexe enchanteur dépend notre bonheur, sans cependant que je pusse encore me définir en quoi et comment il pouvoit y contribuer.

Le spectacle étoit aussi le rendezvous general de mes jeunes amis. Ils avoient toute l'indiscrétion de leur âge ; ils se livroient sans scrupule à toute la fougue de leur imagination ; parlant sans cesse, soit de leur plaisirs éprouvés, soit de ceux qu'ils méditoient pour l'avenir, ils ne tardèrent pas à me procurer les connoissances qui me manquoient et à donner un but fixe à des desirs qui jusqu' alors n'avoient été que confus et incoherens. Les femmes, d'ailleurs, par leurs railleries continuelles sur ma petitesse, par leur plaisanteries sur ma retenue, et ma circonspection achevèrent de me guerir de cette timidité qui sembloit devoir être attachée à ma taille. La tête remplie de leur idée, le cœur vivement agité par le changement qui s'étoit opéré en moi, j'envisageois les objets sous des points

de vue plus rians plus intéressans ; je voulois aimer, j'aimois déjà. Les femmes avoient pris à mes yeux une forme toute nouvelle : elles excitoient mon admiration, ma sensibilité et mes desirs ; mais c'étoit sans choix, sans distinction que je leur étois attaché ; je les aimois toutes, en un mot, à l'âge de vingt cinq ans j'étois comme le sont les jeunes gens à quinze.

Ces émotions, toutes nouvelles pour moi avoient leurs charmes et peut-être aurois-je été heureux si j'eusse pu m'en tenir à les éprouver, si je n'eusse pas cherché à satisfaire des desirs qui devinrent tous les jours plus pressans. Malheureusement une telle retenue n'est point dans la nature de l'homme, et c'est en qualité d'homme que je suis autorisé à parler de ces circonstances de ma vie. Mais lorsque je voulus fixer mes vues sur un objet particulier, que de tristes reflexions ne me fit pas faire ma taille que je regardois comme un obstacle insurmontable

mountable au bonheur que je desirois avec tant d'ardeur. Quoi ! me disois-je, les femmes les plus réservées me prennent sur leur genoux, elles m'embrassent, elles me font les caresses les plus tendres, elle me traitent comme un enfant ! comment en pareille circonstances hazarder une declaration dont on ne fera que rire et qui finira par me couvrir d'un ridicule eternel ? Il étoit bien difficile d'accorder mon amour propre avec mes desirs ; plus j'étois éloigné des hommes ordinaires, plus je souhaitois vivement qu'on oubliât cette difference, mais je pensois en enfant, j'ai eu lieu de m'en convaincre, j'ignorois l'effet que peut produire le merveilleux ; j'ignorois sur tout (j'en demande pardon au beau sexe) jusqu' où la curiosité peut le porter, je ne tardai pas à l'apprendre.

Il y avoit alors parmi les comediens françois qui étoient à Verfovie un actrice qui, par ses talens se faisoit distinguer dans les rolles de Soubrette. Un certain melange de

de tendresse et de vivacité, la rendoit infiniment intéressante ; sans être régulièrement jolie, elle avoit tout ce qu'il falloit pour plaire et pour séduire ; je la voyois sans cesse avec un nouveau plaisir et lui donnois hautement la préférence sur toutes les autres. Un soir qu'elle m'avoit fait une impression toute particulière, je rencontrai en sortant du spectacle un de mes amis à qui, dans l'intention de me dissiper, je proposai de faire un tour de promenade. Il s'en excusa en m'avouant qu'il alloit souper chez la petitt.....precisement l'actrice en question. Eh ! la connoissez vous ? m'écriai-je avec émotion. Que vous êtes heureux ! Vous le ferez quand il vous plaira, me répondit froidement, mon jeune etourdi, je vous y présenterai comme mon ami, et vous serez bien reçu. J'acceptai la proposition avec transport, et dès le lendemain je fus introduit et accueilli, ainsi qu'on me l'avoit fait espérer. Cette visite se passa très gaiment, et lorsque je me retirai, elle m'invita de la manière la plus pressante à la venir voir souvent.

Avec

Avec quel empressement ne profitai-je de cette permission ! J'osai lui avouer mon amour, elle sembloit le partager et pendant quelque tems mon illusion fit mon bonheur. Content, enivré, j'évitois mes jeunes amis ; je donnois à ma jeune amante tous les momens que je pouvois ravir à la decence et aux devoirs que m'imposoient les bontés de ma bienfaitrice. Qu'on me pardonne ces details : en écrivant ces memoires ce n'est pas simplement ma taille et ces proportions que j'ai voulu definir, j'ai eu plus à cœur de suivre le developpement des mes sentimens, des affections de mon âme ; j'ai voulu parler avec franchise, dire plutôt ce que j'ai senti que ce que j'ai fait, demontrer que, si j'ai à reprocher à la nature de m'avoir refusé un corps tel que celui des autres hommes, elle m'en a amplement dedomagé en me donnant une sensibilité, qui, à la vérité, s'est developpée chez moi un peu tard, mais qui jusques dans mes écarts a repandu une teinte de bonheur, dont je jouis avec
attendrissement

attendrissement et avec reconnoissance. Mais pour revenir à ma foubrette, notre liaison ne subsista pas long-tems ; c'étoit de bonne foi que je m'attachois à elle, c'étoit parce que je m'en croyois aimé qu'elle faisoit mon bonheur ; quel ne dut donc pas être mon étonnement, lorsque, rencontrant un jour par hazard le jeune homme qui m'avoit introduit chez elle, j'appris que ma petite intrigue étoit connue de tout le monde, qu'on en parloit ouvertement, qu'on plaifantoit sur ma discretion et que celle que je croyois la plus intéressée au secret ne faisoit aucune difficulté de rire de ma passion, de mon empressement et des mouvemens tumultueux qu'elle avoit excités chez moi, qu'elle s'en glorifioit même et pretendoit que ce n'étoit pas une petite preuve de son mérite que d'avoir développés chez un homme de ma taille une façon d'être qui sembloit si peu faite pour lui ! Cette decouverte m'atterra, en humiliant mon amour propre ; je croyois aimer sincèrement, j'avois cru être aimé de même et ce ne fut pas sans une extrême douleur

leur que je vis tomber le bandeau et mon illusion se dissiper.

Ma bienfaitrice qui n'ignoroit pas non plus mon aventure me fit parler par un homme sensé et instruit, en qui j'avois la plus grande confiance ; il me representa fortement l'irregularité de ma conduite et me fit envisager les suites funestes pour moi qu'elle pouvoit entraîner. Je fus touché des ses reflexions, je promis de ne plus frequenter les jeunes gens dont les discours et le mauvais exemple m'avoient seduit et, pas la regularité de ma conduite, je regagnai bientôt la confiance de Mad. la Comtesse Humieska et de sa société.

Je n'eus pas lieu de m'en repentir, ma vie fut plus tranquille et plus heureuse. L'effervescence d'un tempérament bouillant m'avoit fait éprouver des plaisirs, mais le vide qu'ils laissent après eux n'avoit pas tardé à se faire sentir et je commençai alors à
m'appercevoir

m'appercevoir que le sentiment réciproque est ce qui seul peut donner de l'âme et de la vie à des plaisirs, qui sans lui sont bien peu de chose. Je commençai à comprendre que c'est l'estime et la confiance qui peuvent seules faire naître un amour durable et je cherchai dans l'amitié et la conversation des personnes instruites un dédommagement que je n'eus pas de peine à y trouver.

Varsovie étoit alors le théâtre des fêtes et des plaisirs. Stanislaus II. étoit depuis peu monté sur le trône de Pologne et ce Prince, sur les vertus et les agrémens duquel je ne m'étendrai pas, parcequ'ils sont connus de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, soit comme Roi, soit comme particuliers, s'occupoit à réparer cette foule de maux qu'une suite de troubles et d'agitations avoient occasionné. Il faisoit fleurir les arts et les sciences ; il avoit attiré au près de sa personne les plus grands Seigneurs, et ces Seigneurs par les fêtes qu'ils

qu'ils donnoient à l'envie, cherchoient à lui prouver leur attachement.

Au milieu de ces rejouissances, sa Majesté vint souper, la veille des Rois, chez Mad. la Princesse, Marechale Lubomirska, où j'avois suivi Mad. la Comtesse Humieska. Le gateau fit l'overture du repas, et je tombai Roi de la fêve. J'eus l'honneur alors d'adresser la parole à sa majesté et de la supplier de permettre mon désistement envers elle des avantages attribués à ma royauté subite. Cette proposition singulière amusa le Roi qui, se tournant vers Mad. la Comtesse ma protectrice, daigna donner à entendre que mes manières lui étoient agréables et ajouta qu'il étoit disposé à me faire présent d'une Starostie, c'est à dire d'une Seigneurie; mais le silence de cette Dame lui marqua trop ses sentimens pour que cette belle proposition pût avoir suite.

C'est dans cet état de tranquillité que je passois une vie dont rien ne me paroissoit

devoir troubler le bonheur. J'étois bien éloigné de pressentir alors que le sentiment délicat et tendre sur le quel je fondois l'esperance de ma félicité future, dût me causer un jour des inquietudes et des chagrins qui influeroient aussi impérieusement qu'ils ont fait sur le reste de mon existence. Mais avant que d'entrer dans le detail d'événemens que je regarderai toujours comme les plus intéressans de ma vie, qu'il me soit permis de parler un peu de ma sœur dont j'appris la mort à peu près à cette époque.

Anastasia Boruwlaski de sept ans plus jeune que moi ; elle étoit si petite qu'elle passoit aisément sous mon bras, et l'on n'en fera pas étonné, si l'on se rappelle qu'elle n'avoit que deux pieds deux pouces au moment de sa mort. Si elle étoit étonnante par la petitesse de sa taille et par l'extrême régularité des proportions de son corps aux quelles le sculpteur le plus habile n'auroit rien pu trouver à critiquer, elle l'étoit encore bien d'avantage par les qualités

lités de son cœur et la douceur de son caractère. Elle étoit brune, elle avoit de beaux yeux noirs, des fourcils bien marqués, beaucoup de cheveux et elle mettoit tant de grâces dans tout ce qu'elle faisoit, que sa figure en recevoit un nouvel éclat. Son caractère étoit vif et enjoué, son cœur, sensible et bienfaisant, elle ne pouvoit voir un malheureux, sans chercher à le soulager. Mad. la Castelane Cameriska, femme très riche, étoit son amie et sa protectrice, elle l'avoit prise auprès d'elle, lui temoignoit une tendresse sans bornes, ne lui refusoit rien : et la petite Anastasie profitoit de cet ascendant pour satisfaire son propre cœur, qui la portoit à faire le bien.

Ma sœur avoit eu ainsi que moi, le bonheur de sentir ces affections tendres qui répondent tant de charmes sur la vie et dont les douceurs nous dedomagent si bien des peines, des inquietudes et des contradictions qu'elles nous font éprouver. Anastasie ai-

moit à l'âge de vingt ans, elle aimoit avec d'autant plus de passion que son attachement étant fondé sur le seul plaisir de contribuer au bonheur de celui qui en étoit l'objet, elle n'avoit ni crainte, ni chagrins, ni remords à effuyer : aussi auroit elle été heureuse, si la jalousie ne l'eût pas dominée et ne fut pas venue trop souvent troubler son repos. Sa bienfaitrice n'eut pas de peine à s'appercevoir de son penchant, elle lui en parla et ce cœur ingénu, tendre et sensible, ne lui fit pas mystère des sentimens que lui inspiroit un jeune officier d'une très belle taille et parfaitement beau qui venoit souvent dans la maison. Ce jeune homme d'une très bonne famille, n'étoit rien moins que riche : Anastasie le fut et ayant cherché le moyen de lui être utile sans blesser sa délicatesse, elle imagina de l'engager à faire sa partie de piquet et le forçant habituellement à jouer gros jeu, elle trouvoit le moyen de se laisser perdre : joignant ainsi le plaisir de lui faire du bien à celui de se soustraire

soustraire à sa reconnoissance. Je ne fais jusqu' où la sensibilité de ma sœur auroit pu la conduire si, dans un voyage qu'elle fit à Leopold, elle n'eut pas été atteinte de la petite verole. Malheureusement pour moi et pour ses amis son mal étoit sans remède ce fut en vain qu'on lui prodigua tous les secours de l'art ; elle mourut au bout de deux jours, avec la même tranquillité d'esprit, puis-je dire, avec la même philosophie avec la quelle elle avoit vécu. Je ne puis me rappeler ces tristes souvenirs sans repandre des larmes sur la perte d'une sœur et d'une amie. Sa bienfaitrice fut inconsolable, et pendant plusieurs jours on craignit que sa santé n'en souffrit. Elle donna les ordres les plus stricts pour qu'on ne lui parlât jamais de sa chère Anastasie et m'ayant même fait prier de ne pas la voir de peur que ma présence ne rouvrit des playes trop profondes, et qui ne pouvoient que difficilement se fermer, je n'eus pas la satisfaction de mêler mes larmes aux siennes et de lui

temoigner ma foible reconnoissance de tout ce qu'elle avoit fait pour sa jeune et petite amie.

Me voici parvenu à l'époque la plus intéressante de ma vie ; à ce moment qui en me donnant de nouvelles idées, de nouveaux desirs, des plaisirs tout différens de ceux que j'avois connus, me fit aussi éprouver de nouvelles privations et des besoins aux quels je n'avois jamais pensé que je dusse être exposé. Les bontés dont Madame la Comtesse Humieska m'honorait sembloient m'en garantir pour toujours. La faveur dont je jouissois auprès d'elle m'ayant attiré la considération et les égards, non seulement de ceux qui composoient sa maison, mais encore de toutes les personnes de distinction qui formoient sa société, je ne prevois pas, je ne trouvois pas dans mon cœur la crainte de m'en rendre jamais indigne. J'étois fêté, cheri, caressé ; rien ne manquoit à mon bonheur, et j'en jouissois
avec

avec d'autant plus de sécurité que, ne connoissant pas les revers, je croyois follement que j'en ferois à jamais exempt. D'un autre côté, la raison, et de bons conseils m'ayant ramenè à des sentimens tranquilles je regardois comme évanouis pour toujours ces élans tumultueux, qui, pendant quelque temps m'avoient si vivement agité. J'imaginois que bornant mes affections à temoigner ma reconnoissance à tant de personnes qui me prodiguoient leurs bontés je passerois une vie paisible et que, detrompé de l'amour et de ses chimères, je me vengerois des peines qu'il m'avoit occasionnés, en y renonçant pour toujours, mais je ne connoissois pas mon cœur, et toutes ces belles résolutions s'évanouirent à la vue d'une jeune personne que depuis peu ma bienfaitrice avoit placé auprès d'elle, en qualité de demoiselle de compagnie.

Isaline étoit née de parens François établis depuis long tems à Verfovie, où ils jouissoient

jouissoient d'une heureuse mediocrité. Il est d'usage en Pologne que les Seigneurs ainsi que les dames de distinction, aient auprès d'eux de jeunes personnes de bonne famille, qu'ils font élever, et qu'en suite ils placent avantageusement, soit en se les attachant, soit en les mariant, ou en leur procurant des emplois civils ou militaires. Cet usage qui est fort ancien doit son origine à l'extrême disproportion des fortunes parmi la noblesse. Selon la constitution du pays, tous les nobles peuvent aspirer à la couronne qui est elective, de manière que les riches cherchent à se faire un grand nombre de creatures, qui, dans le besoin puissent appuyer leur pretentions.

Ma bienfaitrice n'avoit consulté que son cœur, en s'attachant Isaline ! Cette jeune personne avoit en effet tout ce qu'il falloit pour l'interesser et lui plaire ; qu'on me dispense de faire son portrait et d'ailleurs, ceux qui dans le choix de leurs compagnes n'envisagent

visagent que la figure, connoissent bien peu la nature du lien qu'ils forment. Actuellement que je suis père, que j'ai trouvé dans mon épouse une amie sincère, une mère tendre qui met son bonheur dans l'éducation de nos enfans, je fais apprecier à leur juste valeur ces avantages dont on fait tant de cas.

Ce furent cependant les agrémens personnels de la jeune Isaline, qui dès la première vue, me frappèrent et subjuguèrent mon cœur. Mais si dès ce premier moment l'impression fut profonde et ineffaçable, quelle nouvelle force, ne reçurent pas mes sentimens lorsque vivant dans la même maison, et ayant tous les jours l'occasion de la voir, je pus jouir sans contrainte de sa conversation vive et enjouée, lorsque je découvris en elle un fond de gaieté inépuisable, et cette douceur naturelle, qui décèle si bien un cœur sensible ! Dès lors mon bonheur fut attaché à son sort ; ce fut sans frayeur que je découvris chez moi tous les symptomes

tomes d'une passion violente ; et quoique je previssse bien les obstacles sans nombre que j'aurois à combattre, ils ne me firent point reconcer à mon entreprise et j'esperois qu'à force de perseverance et de soins, je parviendrois à les surmonter.

Que cette passion étoit différente des sentimens tumultueux qui m'avoient agité précédemment ! J'aimois, mon amour étoit accompagné de ce respect, de cette timidité inseparable d'une veritable passion, mon unique desir étoit de passer ma vie avec l'objet qui l'avoit fait naître, et tandis qu'autre fois je n'avois été déterminé que par l'attrait du plaisir, je sentoís que mon unique but étoit le bonheur de la personne à la quelle je m'attachois, que si je pouvois parvenir à la rendre heureuse, il ne manqueroit rien à ma propre felicité.

Ma bienfaitrice charmée des qualités qu'elle decouvroit dans sa jeune protégée,
prit

prit pour elle un goût, et un intérêt tout particulier, et moi demeurant avec elle, la voyant tous les jours avec cette douce familiarité que sembloit autoriser ma taille, sa jeunesse, et son innocence, je ne perdois aucune occasion de m'en approcher, et je mettois tout mon bonheur à la voir à l'admirer et l'aimer en secret ; il se passa bien du temps avant que je pusse me résoudre à lui parler de mes sentimens ; chaque jour j'en prenois la résolution : mais chaque jour la reflexion me montrant les obstacles qui nous separoient, et me les présentant de plus en plus invincibles, la parole expiroit sur mes lèvres, tandis que toutes les dames me prenoient sur leur genoux et que je recevois avec indifférence leur caresses et leurs embressemens, j'évitois avec le plus grand soin qu'Isaline ne voulut en faire autant, et je me dérobois à ses agaceries, soit par ma contenance sérieuse, soit en m'éloignant d'elle, et en la fuyant, souvent elle disoit que c'étoit elle seule que je n'aimois point,

mais

mais, qu'elle connoissoit mal ce que se passoit dans mon cœur ! Tandis que j'aurois donné ma vie pour jouir d'une seule de ses caresses comme son ami, je méprisois toutes celles qu'elle auroit voulu me prodiguer comme à un enfant ; c'est alors que je sentis avec amertume tous les defavantages de ma taille, c'est alors que tous les éloges dont on m'accabloit d'ailleurs ne purent me dédomager des inconveniens que j'y trouvois attachés ; c'est alors que la regardant comme l'unique obstacle au bonheur, qui seul pouvoit m'attacher à la vie, j'aurois sacrifié pour me trouver au niveau des hommes ordinaires, et l'attachement de ma bienfaitrice, et les bontés, je dirai même la considération dont le Roi et les Seigneurs de la cour daignoient m'honorer.

Ce n'étoit pas seulement la crainte de ne pas parvenir à plaire à Isaline qui m'affectois, je sentoie bien que lors même que je reussirois à gagner son affection, que je
l'engagerois

l'engagerois à surmonter les préjugés et à se déterminer à unir son sort au mien, il me resteroit encore bien des difficultés à vaincre, tant pour obtenir l'aveu de sa famille, sans lequel je n'avois rien à espérer, que pour avoir le consentement de ma bienfaitrice qui sans doute trouveroit le mariage ridicule, et mettroit tout en usage pour l'empêcher. Ce dernier obstacle n'étoit pas le moins puissant; outre que j'étois attaché à Mad. la Comtesse Humieska par tous les sentimens du respect le plus tendre et de la reconnoissance la mieux sentie, je n'avois point de fortune, je ne devois mon aïssance qu' à ses bienfaits. Je devois donc craindre de les perdre en me mariant contre son gré, je devois craindre d'entraîner dans mon malheur une jeune personne, qui, quoique sans fortune, elle-même avoit par sa jeunesse, son education sa figure, et surtout par la protection de notre bienfaitrice commune, le droit de prétendre à un mariage avantageux.

Toutes ces reflexions ne se présentèrent pas d'abord à mon esprit, pendant près d'un an je n'avois été occupé que de la douceur d'aimer et de voir journellement l'objet de toutes mes affections, mais enfin lorsque j'en fus venu à ce point si naturel, où parler de son amour est un besoin irresistible, elles se présentèrent en foule à mon imagination et me remplirent d'amertume et de tristesse ; il en resulta un derangement visible dans ma santé ; enfin ma situation fut si violente que ne m'étant plus possible de rester dans une cruelle incertitude, je me determinai à declarer ma passion et je ne cherchai plus qu' à en trouver une occasion favorable qui ne tarda pas à se presenter d'elle même.

Un soir que j'avois été plus triste et plus abbattu qu' à l'ordinaire, le hazard, ou plutôt l'attrait qui me retenoit auprès d' Isaline, me fit rester le dernier dans le salon,

ce

ce qui me faisant prendre aussitôt la résolution de lui ouvrir mon cœur, donna à ma physionomie un air de trouble et d'embarras dont il étoit impossible qu'elle ne fut pas frappée. Qu'avez vous donc Joujou ? me dit-elle avec un air d'interet et de compassion le plus marqué, quel est le chagrin qui vous ronge et que vous cachez avec tant de soin ? N'y a-t-il donc personne en qui vous ayez assez de confiance pour lui ouvrir votre cœur ? vous êtes bien injuste avec vos amis. C'est vous qui me faites ce reproche lui repondis-je avec chaleur, vous qui êtes la seule cause de toutes mes peines. Je voulus continuer, mais laissant tomber ma tête sur ses genoux, je ne pus que balbutier les mots d'amour, de passion, de malheur.

Le premier mouvement du cœur d'Isaline fut d'être touché de l'état dans le quel elle me voyoit, mais bientôt revenue de sa surprise, la scène ne lui parus plus que ridi-

cule. En vérité, Joujou, vous êtes un enfant et je ne puis que rire de votre extravagance. Vous ai-je jamais deffendu de m'aimer et ne vous ai-je pas toujours reproché au contraire que vous n'aviez que de l'indifference pour moi.

Je ne m'attendois pas, je l'avoue à cette réponse. J'eus bien de la peine à lui faire comprendre que je ne l'aimois pas comme un enfant et que ce n'étoit pas en enfant que je voulois être aimé. Cette découverte la fit éclater de rire, elle me foutint que je ne favois ce que je disois, et quitta l'appartement.

Plus content d'avoir fait ma déclaration qu'occupé de la maniere dont elle avoit été reçue je me livrai sans réserve au plaisir de savoir que l'objet de ma tendresse connoissoit la passion qu'elle m'avois inspirée. Je me dis qu'actuellement il lui seroit aisé d'interpréter ma tristesse, mes chagrins et ma retenue avec elle ; qu'elle ne les pouroit attribuer

attribuer qu' à un sentiment vif et profond ; et j'osai me flatter que ce sentiment parleroit en ma faveur, et plaideroit pour moi dans un cœur sensible et délicat. Cependant les jours suivans me firent voir que je m'étois trompé. Elle ne cessoit de me faire des plaisanteries et s'abandonnant à toute la gaité de son imagination, plus je voulois lui dévoiler mes sentimens et lui parler en homme, plus elle les tournoit en ridicule, et me traitoit en enfant. Elle me demandoit si elle ressembloit à ma petite actrice ; combien de jours mes sentimens dureroient encore ? Je ne pouvois lui répondre, je la quitais, j'accusois son injustice et mon malheur.

Je ne pus pas résister long temps au chagrin que me faisoit éprouver une semblable conduite ; les forces m'abandonnèrent. Je saisis le premier instant où je pus parler sans temoins à Isaline. Elle me dit avec bonté qu'elle étoit affligée des mes

peines, ajoutant que si j'eusse été plus raisonnable et que je l'eusse aimée comme elle croyoit meriter de l'être, je lui aurois évité de pareils chagrins. Elle me promit que, puisque cela me faisois tant de peine, elle ne me plaisanterois plus sur mon amour, mais qu'elle espéroit que de mon côté je travaillerois à prendre pour elle des sentimens plus tranquilles.

Quel beaume salutaire ces paroles ne repandirent elles pas sur mon cœur, l'intérêt tendre avec le quel elles furent prononcées me rendit heureux ; je me flatai, dès lors, d'avoir faite quelque impression sur l'âme sensible d'Isaline : et comment n'y aurois je pas reussi ? J'aimois de si bonne foi et l'amour me rendoit si malheureux !

Mais cette douce jouissance fut bientôt traversée par ma protectrice ; elle avoit appris et voyoit avec peine mes liaisons avec Isaline. Elle resolut de faire tout ce
qui

qui dépendroit d'elle pour les rompre. En conséquence elle fit reconduire sur le champ Ifaline chez ses parens et en même temps me fit retenir dans ma chambre où je restai enfermé pendant l'espace de quinze jours. En me retenant ainsi, elle avoit pris la précaution d'éloigner de moi mon domestique, et l'avoit fait remplacer par un autre dans le quel elle avoit beaucoup de confiance ; mais contre son attente, mon nouveau serviteur me fut tout à fait dévoué au point que je pus, par son canal, établir pendant ma détention une correspondance avec ma chère Ifaline.

Cagliostro me fut envoyé par ma protectrice au bout de quelques jours. Il me sollicita vivement en son nom de cesser de lui déplaire en changeant de sentiment ; mais je n'hésitai pas à persister dans ma façon de penser et je la lui exprimai de la manière la plus positive.

Je

Je suis bien aise de dire en passant comment et pour quoi ce Cagliostro étoit alors chez Mad. la Comtesse Humieska.

Cet homme qui par ses aventures a tant fait de bruit en France, et à son arrivée à Varsovie, avoit eu l'adresse de se faire recevoir avantageusement chez M. le Prince Poninski en se disant grand Chimiste et possédant la pierre philosophale. Mais il n'y fut pas long tems en credit, car ayant été suivi et examiné scrupuleusement dans une opération chymique par M. le Comte Poninski, ce dernier lui prouva très clairement son ineptie pour ne rien dire de plus.

Ce fut dans cette circonstance que Cagliostro fut recueilli par Mad. la Comtesse Humieska qui le considéroit, non pas qu'elle désirât qu'il lui fit de l'or, mais parcequ'il avoit inspiré assez de confiance pour qu'elle lui abandonnat le soin de sa santé, en quoi elle
fut

fut aussi bien trompée, car loin d'améliorer son état, il la réduisit en très peu de temps dans une position très inquiétante : ce que voyant M. le Comte Rzeuriski son frère qui n'avoit pu la dissuader sur la confiance aveugle qu'elle avoit en cet inconnu, il usa de son pouvoir pour lui faire signifier qu'il eut à sortir du Royaume sur le champ ; on fait combien depuis, cet homme a fait dire et fait faire de sottises à quantité de personnes dans d'autres parties de l'Europe.

Mad. la Comtesse Humieska voyant qu'elle ne pouvoit rien gagner sur moi, finit par se facher très sérieusement, et en me faisant donner ma liberté, elle me dit que je pouvois opter, ou de renoncer à mon inclination, ou de quitter sur la champ sa maison. Je préférerai ce dernier parti, comme on le verra par les deux lettres suivantes que j'écrivis à Isaline, et qui seront les seules que je rapporterai ici de ma correspondance avec elle.

Foujou

*Foujou à Isaline.**Novembre 20.*

Enfin, ma charmante amie, ma captivité est finie. J'ai tout perdu pour l'amour de vous et si vous ne me restiés pas, je renoncerois, oui en verité, je renoncerois à la vie.

Ce matin un des principaux officiers de la maison est venu de la part de Mad. la Comtesse m'annoncer que si je n'avois pas changé de resolution je devois sortir de chez elle pour n'y rentrer jamais : cela n'est pas possible, me suis-je écrié aussitôt ; mais réfléchissant sur les conditions aux quelles je pouvois rester, j'ai repris mon sang froid et lui ai repondu que j'étois prêt à sortir, que je le priois seulement de dire à ma bienfaitrice combien j'étois affligé d'avoir encouru sa disgrâce, que je la suppliois de me pardonner ma résistance et que je n'oublierois jamais ses bontés, je suis donc parti, non sans répandre des larmes, d'une maison où pendant si longtems j'avois été traité et ca-

ressé

ressé comme un enfant chéri. Que cette situation est douloureuse pour un cœur susceptible de reconnoissance ! je parois être ingrat, et je ne suis qu' amoureux.

Je ne savois où porter mes pas, sans argent, sans logement, sans ressources ; ma position étoit affreuse. L'amour seul soutenoit mon courage ; c'est lui sans doute qui m'a inspiré de m'adresser au Prince Cassimir, frère du Roi. Vous connoissez son affabilité, et sa douceur, vous savez surtout l'intérêt qu'il a paru prendre à mes affaires. Je ne me suis pas trompé dans mes espérances ; il savoit tout, excepté ma sortie dont il a été figulièrement surpris ; soyez tranquille, Joujou, m'a-t-il dit, on aura soin de vous je ne vous abandonnerai jamais. Venez me voir dans quelques jours, je parlerai de vous au Roi ; vous savez qu'il vous aime et je ne doute pas qu'il ne vous accorde sa protection.

Ces paroles ont ranimé mes espérances. Oui, Isaline, nous serons heureux si vous le voulez,

voulez, mais ne puis je pas vous voir, vous parler, vous répéter mille et mille fois que jusqu' à son dernier soupir vous ferez l'unique passion du fidelle et tendre

Joujou.

Joujou à Isaline.

Novembre 29.

Le Prince m'a fait chercher ce matin, ma charmante amie, comment vous exprimer avec qu'elle reconnoissance je ressens tous ses bienfaits ? il m'a demandé si je voulois rentrer chez Mad. la Comtesse Humieska que dans ce cas il employeroit tous ses amis pour la flechir, ou si j'étois toujours resolu d'epouser ma chère Isaline. Ce sont là ses expressions ; je lui ai repondu que j'étois desespéré d'avoir perdu les bonnes grâces de ma bienfaitrice ; mais que les conditions aux quelles je pouvois espérer de les recouvrer étoient impossibles à mon cœur. Ayez donc le consentement de la mère m'a repondu ce Prince bienfaissant, et tout le reste

ira

ira bien.....Vous le voyez ma charmante amie, on vous croit de moitié dans mes sentimens. Je me suis bien gardé d'avouer que je n'avois pas encore votre parole ; j'aurois tout gâté. Me la refuseriez vous ma chère Ifaline ; seriez vous capable de faire le malheur de celui qui n'aspire qu' à vous rendre heureuse ? Je dois être présenté au Roi, il a promis à son illustre frère d'avoir soin de moi, nous n'aurons donc point d'inquietudes pour notre existence, et l'on me fait même espérer une pension. De grâce ma charmante amie donnez moi une lueur d'espérance, et je cours me jeter aux pieds de Madame votre mère. Pourra-t-elle se refuser à mes vives sollicitations, lorsqu'elle verra surtout que j'ai de si illustres protecteurs ? J'attends la supreme félicité du bon cœur de la sensible Ifaline ; mais qu'elle ne perde pas de vue, la moindre indécision, le moindre retard peut faire évanouir toutes ces belles espérances, et rendre à jamais malheureux son tendre

Joujou.

Je

Je vis la mère de mon amie dont j'obtins le consentement. Je revis ma chère Ifaline dont le fond énepuisable de gaité, qui contraste parfaitement avec mon caractère, me firent oublier toutes les peines que j'avois éprouvées. Le Prince Chambellan me tint parole ; il eut la bonté de me présenter à sa Majesté qui approuva mon mariage, et me fit donner une pension de cent vingt ducats. Le Nonce du Pape voulut empêcher mon alliance, s'autorisant d'un pretexte ridicule ; mais le Roi fit disparoître cet obstacle. Et quelques temps après la ceremonie de notre union brisa toutes les barrieres qui s'étoient opposées à mon bonheur.

Oui, J'en conviens j'ai sacrifié à ce bonheur, aisance, tranquillité. Il a été pour moi la source de mille inquietudes, soit pour ma propre existence et celle de ma famille, soit pour l'existence future des mes enfans. Cependant, depuis huit ans que j'en jouis, j'ai trouvé que rien au monde n'étoit preferable à la satisfaction de verser ses inquietudes, ses
 espérances

espérances et ses craintes, dans le sein d'une amie sûre, compagne de notre sort, dont l'âme tendre et sensible soulage nos peines en les partageant, et rend nos jouissances tout autrement délicieuses.

J'aurois été trop heureux dans ma nouvelle position, si uniquement occupé du moment présent, j'eusse pu ne pas jeter les yeux sur l'avenir ; mais l'homme n'est pas fait pour une félicité pure et parfaite ; les inquiétudes empoisonnent ses jouissances et il n'arrive que trop souvent que ce sont ces jouissances même qui font naître ces inquiétudes. Malgré mon peu d'expérience, je m'apperçus bientôt que les bienfaits du Roi, ne pourroient par suffire à notre entretien ; et trop délicat pour ne pas sentir amèrement les privations aux quelles ma nouvelle compagne seroit obligée de se soumettre, la vivacité de mes sentimens pour elle rendoit mes inquietudes encore plus cruelles. Quelqu' accoutumés que nous pussions être

au luxe et à l'opulence dont nous avious été entourés dans la maison de ma bienfaitrice, ç'auroit été sans peine, et même avec une sorte de plaisir que nous nous serious réduits à cet état de médiocrité qui, seul peut être, permet aux sentimens tendres et délicats de se deployer dans toute leur energie ; mais ce n'étoit pas d'un peu plus ou d'un peu moins de dépense qu'il étoit question ; c'étoit le nécessaire qui nous manquoit, et j'avoue que l'idée de voir dans la misère une femme que j'adorois, ne me laissa pas jouir long tems du bonheur de la posséder.

Il falloit prendre un parti ; mais le choix en étoit d'autant plus difficile, que n'ayant reçu qu'une éducation analogue à ma taille, et à l'état au quel Mad. la Comtesse Humieska sembloit m'avoir destiné, je ne possédois tout au plus que quelques talens d'agrément qui ne pouvoient m'être d'aucune ressource. Dans cette perplexité, mes protecteurs

tecteurs furent les premiers à me faire naître l'idée d'entreprendre un second voyage. Le Prince Chambellan surtout appuya ce projet ; il me fit sentir qu'ayant été fêté dans les principales cours de l'Europe, lorsque j'accompagnais ma bienfaitrice, on m'y reverroit avec le même plaisir, et que me sachant père de famille et sans fortune, cette position, en augmentant l'interêt que j'avois inspiré, pourroit me faire acquérir d'une manière honnête les moyens de mener à mon retour une vie paisible et tranquille.

Je me livrai à cette j'idée ; j'en parlai au Roi, qui non seulement daigna approuver mon projet, mais qui en même tems voulant me donner une preuve particulière de ses bontés ordonna à son grand ecuyer de me faire donner une voiture commode. Ainsi après avoir pris tous les arrangement nécessaires, et m'être muni de lettres de recommandation, je partis de Warsovie le 21 Novembre 1780 et j'arrivai à Cracovie le 26 au soir.

Cette ville autrefois la capitale de la Pologne où l'on faisoit le sacre des Rois n'est plus aujourd'hui qu'une ville ordinaire sur les bords de la Vistule qui sépare ce qui est resté à la république, de la partie de la Pologne dont les Autrichiens se sont emparés. Une maladie qui survint à mon épouse nous força de nous y arrêter ; mais aussitôt qu'elle fut rétablie, je partis pour Vienne sans être retenu par le froid qu'il faisoit alors.

Notre diligence fut infructueuse ; car lorsque nous y arrivâmes le 11 Février 1781, la mort venoit d'enlever l'illustre Marie Thérèse. Le deuil le plus profond regnoit dans toute la ville, et comme si chaque particulier eut perdu sa mère, ou son épouse, on voyoit sur tous les visages les marques de la plus profonde consternation, tous les divertissemens publics et même les concerts, étoient suspendus. On ne parloit que de la perte qu'on avoit faite et de la magnanimité avec laquelle cette héroïne avoit soutenu l'adversité. On se rapelloit ces tems desaf-
treux,

treux, où forcée de quitter sa résidence, tenant son fils dans ses bras, elle avoit excité chez les Hongrois cette fermentation patriotique qui les avoit portés à faire pour elle de si grandes choses ; et si l'on s'étendoit avec complaisance sur les moyens par lesquels elle avoit rétabli ses affaires sur le traité glorieux qui avoit mis fin à une guerre, qui dans son origine sembloit la menacer d'une ruine totale, ce n'étoit pas sans de nouveaux regrets qu'on s'arrêtoit sur toutes les peines qu'elle avoit prises depuis cette époque, sur tous les soins qu'elle s'étoit donnés pour remettre en bon état celles de ses provinces que la guerre avoit désolées et pour faire tirer les plus grands avantages à tous ses sujets, de la paix qu'elle leur avoit procurée.

Au milieu de ce deuil général, je renouvellai connoissance avec la plupart des seigneurs que j'avois eu l'honneur de connoître lors de mon premier voyage ; j'ose
 meme

même dire que ce fut avec toutes fortes de marques de bienveillance et de plaisir, que son Excellence Monseig. le Prince de Kaunitz reçut ma visite. Comme dans ce tems là, sa Majesté l' Empereur Joseph II. ne tenoit point de cour et que c'étoit dans la maison du Prince (dont la Comtesse Clarissa, sa parente, faisoit les honneurs) que le rassembloit tous les soirs toute la noblesse ; il me fit la grâce de me présenter à cette assemblée, de m'engager à y venir souvent passer la soirée. Ce fut là que j'eus l'honneur d'être connu de S. E. M. le Chev. Keith, ambassadeur d'Angleterre, qui a été la principale cause de mon voyage en Angleterre. Ce fut là aussi que j'eus lieu de me convaincre que les grandes occupations du Prince de Kaunitz, et les grands talens que tout le monde lui connoit pour saisir d'un coup d'œil les affaires les plus vastes et les plus compliquées, en prévenir toutes les suites, n'empêchoient pas qu'il ne put porter ses regards sur les objets les plus minutieux et
qui

qui paroïssent le moins faits pour fixer son attention ; car s'étant fait apporter la mesure de ma taille qu'il avois prise avec le plus grand soin, lorsqu' en 1772, j'étois à Vienne avec Mad. la Comtesse Humieska, il nous prouva que depuis ce tems là, jusqu'en 1781, j'avois grandi de plus de 10 pouces ; ce qui parut aussi surprenant à ceux qui ne concevoient pas comment, ayant à peine dans ce moment, la taille d'un enfant, j'aurois pu être de 10 pouces plus petit, qu'à ceux qui m'ayant vu vingt ans auparavant, croyoient observer dans cette différence, celle qu'on remarque entre un adolescent de 10 à 12 ans, et un homme fait de 30 ans.

Malgré toutes ces belles apparences et les démonstration d'amitié que je recevois de toutes parts, le principal but de mon voyage ne se réalisoit point. Il est vrai que je fondeois mes espérances sur un concert ; mais outre qu'il failloit attendre l'expiration du deuil,

deuil, j'eus encore à cette époque de nouvelles difficultés à vaincre et de nouveaux obstacles à surmonter. Une foule de *virtuosi* étoient inscrits sur la liste du Théâtre royal ; et s'il eut fallu attendre mon tour, j'aurois été jetté bien loin. Heureusement mes protecteurs en général et en particulier M. Gunter secrétaire de sa Majesté impériale pressèrent si fort M. Dorvarl, directeur de la salle de spectacles, qu'on m'accorda la préférence ; ou eut même la bonté de se charger pour moi de la conduite et de la dépense.

J'eus le bonheur d'avoir une nombreuse assemblée et presque toute la noblesse se trouva à ce concert. J'essayai dans un petit discours de lui en témoigner toute ma reconnaissance ; j'étois bien aise en même tems de motiver devant cette même noblesse qui m'ayant vu vingt ans auparavant entouré de l'éclat de la grandeur, me voyoit alors réduit à la triste nécessité de paroître en public.

Je

Je ne me ferois pas figuré dans le tems dont je parle, que la nécessité de pourvoir aux besoins les plus essentiels de la vie me forceroient à me faire voir pour de l'argent. l'éducation que j'avois reçue, la manière dont j'avois vécu jusqu' alors, contribuoit à me faire regarder cette ressource comme au dessous de moi, et quoique toutes les personnes qui s'interressoient à mon sort cherchassent à m' y déterminer, j'avois la plus grande peine à m'y résoudre. M. le Baron de Breteuil surtout, alors ambassadeur de France à la Cour de Vienne, ne cessoit de me presser à ce sujet ; ne croyez pas, me disoit-il un jour : “ Ne croyez pas, mon
 “ petit ami, que des concerts puissent vous
 “ défrayer et vous procurer un bien être ;
 “ il faut absolument opter entre l'amour
 “ propre et la misère ; et si vous ne voulez
 “ par mener la vie du monde la plus triste,
 “ si vous voulez jouir un jour de quelque
 “ tranquillité, il est indispensable que vous
 “ vous déterminiez à vous faire voir.” Le
 lendemain

lendemain le Prince de Kaunitz me tint le même langage en plein cercle ; S. E. M. le Chev. Keith s'y trouvoit ; il m'engagea à passer en Angleterre, de préférence à la France où j'avois intention de me rendre. Le Prince appuya cet avis et pria fortement M. l'Ambassadeur de s'intéresser à moi. S. E. me promit des lettres de recommandation pour tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour de Londres ; le Prince lui en témoigna sa reconnoissance, et l'affura qu'il chercheroit les occasions de lui pouver combien il étoit sensible à tout ce qu'on faisoit pour son petit ami.

Si toutes ces raisons ne me déterminèrent pas entierement, elle m'embranlèrent du moins et je me résolus à quitter Vienne, muni des meilleures lettres de recommandation pour plusieurs Princes d'Allemagne ; mais avant de parler de l'accueil que l'on m'a fait dans les différentes Cours que j'ai parcourues, je ne dois pas oublier de faire
mention

mention des bontés de Mad. la Comtesse Féguetté qui ne voulut pas absolument que je partisse sans avoir fait un tour à Presbourg, et qui non seulement voulut faire les frais du voyage, mais même y ajouta un présent. Je n'y restai que le tems nécessaire pour donner un concert, et me transportai de là à Lintz où M. le Comte Thierheim, Gouverneur de la Basse Autriche, et gendre du Prince de Kaunitz me combla de politesses. Il eut celle de me prêter sa musique pour le concert qui étoit composé de quinze jeune gens dont le plus âgé n'avoit que 17 ans et qui avoient tous un talent supérieur. Il n'y eut pas beaucoup de monde ; ce qui fit dire :—Petit concert, petite musique, petits musiciens, et petite recette. Je ne dois pas omettre une naïveté de la jeune Comtesse de Thierheim, âgée alors de 6 à 7 ans. Cette jolie enfant ne cessa de me regarder pendant tout le concert, et lorsqu'il fut fini, elle courut à son Papá et se jettant à son col, le pria instamment de vouloir bien lui

acheter ce petit homme ;—et qu'en ferois tu, ma bonne amie ? lui répondit le Comte ; d'ailleurs nous n'avons point de appartement à lui donner.—Qu' à cela ne tienne, papa, repliqua-t-elle je le garderai dans le mein ; j'en aurai le plus grand soin, j'aurai le plaisir de l'habiller, de le parer, de l'accabler de bonbons. En un mot, on eut beaucoup de peine à lui persuader qu'on ne pouroit pas faire l'acquisition du petit homme comme d'une poupée.

La première ville où je m'arretai ensuite fut Ratisbonne ; mais n'ayant pas trouvé le Prince de Latour et Taxis qui étoit alors à sa terre de Tehen, je me rendis aussitôt à Munich, où son Altesse Royale l'Electrice douairiere, que j'avois eu l'honneur de voir 20 ans auparavant, me revit avec plaisir et me temoigna les mêmes bontés qu' à mon premier voyage. Elle se ressouvint parfaitement du plaisir singulier qu'avoit eu son illustre epoux à s'entretenir avec moi et de
la

la faveur insigne qu'il m'avoit faite, en me faisant présent d'une superbe boîte d'or guillochée, qu'il avoit travaillée lui même. Elle me présenta à S. A. S. l'Electeur régnant. Je fus plusieurs fois invité aux assemblées de la Cour, et chaque fois, je fis le sujet de la conversation générale. On eut grand plaisir de rappeler plusieurs traits et plusieurs circonstances de mon premier séjour dans cette ville ; celui, entre autres, où m'étant trouvé au cercle, et plusieurs dames d'une figure charmante s'étant empressées à me prendre sur leurs genoux, et à me ferrer dans leurs bras, je ne pus m'empêcher de leur faire sentir qu'ayant 22 ans, j'éprouvoir en ce moment que je n'étois enfant que de taille. S. A. S. eut aussi la bonté de fixer elle-même le jour du concert, dont elle voulut payer tous les frais.

Après avoir pris congé de leurs Alteffes, je dirigeai ma route vers Teschen, où étant

arrivé, je fis demander au Prince de Latour et Taxis, la permission de lui faire ma Cour. Il me fit répondre ;—qu'il avoit vu plusieurs fois des hommes de mon espèce ; qu'il ne s'en foucioit pas ; qu'il n'y en avoit qu'un seul qui avoit voyagé avec Mad. la Comtesse Humieska qu'il avoit toujours eu envie de voir sans que jamais il eut été en son pouvoir de le rencontrer. Mais lorsqu'on lui eut dit que j'étois celui qu'il avoit désiré de connoître, et que j'étois porteur de lettres de la princesse sa fille et du Prince de Radziwill son gendre, qui lui confirmèrent le fait, il m'envoya une voiture.

Après avoir fait ma révérence au Prince et à toute sa cour, je m'approchai de S. A. et lui dis qu'une des plus charmantes femmes du monde m'avoit chargé de l'embrasser de tout mon cœur. Sans me donner le tems d'achever ma phrase, le Prince me prit dans ses bras en me disant : c'est avec bien du plaisir, mon petit homme.—
puis

puis m'ayant remis à terre, il me demanda qui m'avoit chargé d'une aussi agréable commission.—Je lui remis aussitôt les lettres du Prince son gendre et de la Princesse sa fille, et lui dis que la veille de mon départ de Warfovie, étant allé prendre les ordres de la Princesse elle m'avoit embrassé en me disant, que c'étoit à condition que je rendrois ce baiser à son Papa. Qu'ensuite elle m'avoit chargé de le presser de faire le voyage de Pologne pour venir voir une fille qui l'aimoit tendrement et à qui il ne manquoit que sa présence pour être heureuse. Que s'il ne s'y déterminoit pas, rien ne pourroit la retenir qu'elle même feroit le voyage, ne pouvant plus se passer du plaisir de le voir. Pendant tout ce récit, la sensibilité du Prince ne fut pas equivoque ; ses yeux se remplirent de larmes, et après avoir lu ses lettres, il m'embrassa de nouveau, me fit beaucoup de questions sur la manière dont j'avois quitté Mad. la Comtesse Humieska, sur mon mariage, sur ce qui m'avoit déterminé

à entreprendre de nouveaux voyager, et ayant paru satisfait de mes reponses, il me dit :—“ Vous devez être fatigué ; allez vous
 “ reposer, je donnerai des ordres pour qu’il
 “ ne vous manque rien ; il faut passer ici
 “ quatre ou cinq jours à vous promener et
 “ à prendre l’air.” De retour chez moi, j’appris que les ordres du Prince m’avoient devancés, et pendant 4 à 5 jours que je restai à Teschen, ce ne fut que fêtes et divertissemens. Enfin lorsque je pris congé de son Altesse, il m’engagea à aller faire une visite au Prince de Wallerstien son gendre qui pour lors étoit à Honnaltheim, sa maison de Campagne. La proposition étoit trop agréable, pour que je m’y refusasse.

Arrivé à Honnaltheim, je fut présenté au Prince de Wallerstein, dont je ne pouvois manquer d’être bien reçu, d’après les recommandations de son beau père. Malgré toute l’affabilité qu’il mit dans son accueil,
 je

je m'apperçus à l' instant qu'il étoit tourmenté d'une affreuse mélancolie, et qu'il ne tenoit à la vie que par son extrême attachement pour la Princesse sa fille, âgée alors de quatre ans. Je ne fut pas long tems à être informé des causes de cette tristesse, à laquelle toute sa cour prenoit le plus grand intérêt ; et je n'y trouvai plus rien d'étonnant, lorsqu' on m' eut dit que la mort d'une épouse charmante et adorée, arrivée à l' instant où, en le rendant père, elle alloit combler son bonheur, l'avoit plongé dans cet état d' apathie et d' insensibilité à la suite de transports qui d' abord avoient fait craindre pour sa vie, et ensuite pour sa raison. Cependant malgré cette tristesse, comme ma figure et mes manières paroissoient amuser la jeune Princesse et que se qui tenoit à cette enfant étoit seul capable de l' interesser, le Prince me fit l' honneur d' assister à mon concert.

Je n'avois eu jusques là qu' à m' applaudir du parti que j'avois pris de voyager :
partout

partout on m'avoit vu avec plaisir, et on m'avoit accuelli avec bonté. Mais rien ne peut être comparable à la reception que me fit à Triersdorff son Altesse Sérénissime Monfieg. le Margrave d'Anspach; et il m'est impossible de trouver des termes qui pussent exprimer les sentimens de la respectueuse reconnoissance que les bontés de cet aimable Prince ont si profondément gravés dans mon cœur. C'est à Mademoiselle Clairon que j'en ai l'obligation; et c'est avec le plus grand plaisir que je faisais cette occasion de lui faire hommage de ce bien-fait. Cette étonnante actrice, après s'être acquis une réputation si universelle et si bien meritée, ne cherchant plus qu'à jouir, au milieu d'une société choisie, d'une vie douce et tranquille, passoit la belle saison à Triersdorff où la retenoient les bontés, je dirai même la tendre amitié dont l'honoroit S. A. S. J'avois eu l'avantage de la connoître à Paris lors de mon premier voyage soupant un jour chez la Princesse Galicyn,

Ambassadrice

Ambassadrice de Russie ; elle me revit avec plaisir, et voulut me présenter eile même au Margrave. Elle lui dépeignit d'une manière si sensible et si touchante la difference de ma situation actuelle, et de celle dont j'avois joui sous la protection de Mad. la Comtesse Humieska, qu'elle inspira à ce bon Prince l'intérêt tout particulier qu'il m'a temoigné. J'avois l'honneur de manger presque tous les jours à sa table ; après le diner, j'étois admis à faire la partie de volant avec S. A. Mad. la Margrave, et comme j'étois assez adroit à cet exercice qui convient si bien à ma taille, on paroissoit prendre grand plaisir à m'y voir jouer. Délicieux séjour, au milieu des fêtes, des plaisirs et de cette protection amicale qui nous flatte tant de la part des grands. Ce n'est que pénétré de la plus vive reconnoissance, que je me ressouviens de la bonté avec laquelle leurs Alteesses m'offrirent de se charger de ma fille ; et je ne cesse de benir le jour qui me procura un si illustre bienfaiteur,

bienfaiteur ; lorsque je me rappelle comment le Prince s'empressa de calmer mes inquiétudes sur le sort de cet enfant et que s'apercevant de la douleur qu'avoit la mère à à s'en séparer, il voulut bien m'adresser ces paroles remarquables qui retentissent encore au fond de mon cœur—" Mon ami, ce n'est
 " pas seulement une parole de Prince que
 " je vous donne d'avoir soin de votre en-
 " fant, recevez en ma parole d'honnête
 " homme, et soyez sur que je lui ferai un
 " fort." O ma fille, je ne pourrai te laisser aucun héritage, son père réduit à lutter sans cesse contre la fortune, se trouve forcé à chercher tous les moyens possibles de pourvoir à sa subsistance ; mais il te lègue ici la parole sacrée d'un Prince magnanime et si tu fais en apprécier la valeur ton bonheur en fera le résultat.

Quelques jours après, nous nous disposâmes à partir et en prenant congé de son Altesse Mad. la Margrave, elle daigna nous
 rassurer

raffurer sur le sort de notre enfant. Je ne pûs répondre que par mes larmes à tant de marques de bienveillance et ce ne fut qu'avec les regrêts les plus amers que je m'arrachai d'un endroit que j'avois tant de raisons de chérir ; et que tout contribuoit à me rendre intéressant.

En sortant de Trierfdorff, je ne fus plus occupé qu'à hâter mon voyage pour arriver le plutôt possible en Angleterre. J'ai déjà remarqué que S. E. M. le Chev. Keith m'avoit engagé à prendre cette route, m'ayant assuré mille fois, que je ne manquerois pas de faire une fortune brillante dans un pays où la generosité et la grandeur d'âme font partie des vertus caractéristiques de la nation.

En conséquence je parcourus rapidement Francfort, Mayence, et Manheim, et j'allai à Strasbourg où je donnai un concert, étant protégé par son Altesse Mad. la Princesse

ceffe Christine à qui j'avois eu l'honneur de remettre une lettre de recommandation de la part de l'Electrice de Baviere sa sœur. Elle eut la bonté de m'engager souvent à passer la soirée à sa Cour ; la veille de mon départ, elle me fit présent d'une superbe boîte d'or de trois couleurs qu'elle avoit fait faire exprès pour moi et dont la nécessité m'a forcé de me défaire depuis mon séjour à Londres.

Je dirigeai ensuite ma course vers Bruxelles, où j'eus l'homme d'être présenté à leurs Alteffes Royales le Gouverneur et la Gouvernante des Pays-Bas. Toute la noblesse m'y accueillit et m'y favorisa ; elle me permit même de donner concert dans une belle salle qu'elle a fait construire pour tenir ses assemblées et où tous les frais se font à ses dépeus. Ce concert ayant éprouvé des contrariétés inattendues, il ne fut pas à beaucoup près ce qu'il devoit être ; mais le public equitable ne m'en imputa point
la

la faute et je n'eus qu'à me louer de sa générosité.

Je restai à Bruxelles pendant deux mois et j'en partis pour me rendre à Ostende où je devois m'embarquer.

Je n'avois jamais été sur mer, je n'avois même jamais vû ce superbe élément ; qu'on juge donc des mouvemens de surprise, d'admiration et de crainte, qu'excita chez moi la vue d'un spectacle si imposant, de ce vaste amas d'ondes mugissantes sur lequel j'allois exposer ma vie, et ce que j'avois de plus cher au monde. Je regardois la mer comme devant être mon tombeau ; et il ne s'en fallut guères que mes craintes ne se réalisassent. Pendant une traversée de quatre jours, nous eumes une tempête continue, nos mâts se brisèrent, nos voiles furent emportées, et si l'on joint à la situation où je devois être, ce que me faisoit souffrir l'état de mon épouse qui fut attaquée d'un

crachement de sang que rien ne put arrêter, on pourra juger de la satisfaction que j'éprouvai en mettant pied à terre. Nous débarquâmes à Margate le 20 Mars 1792, et quelques jours après, nous nous rendîmes à Londres, où nous arrivâmes sans accident.

Nous étions porteurs d'une foule de lettres de recommandations pour la plus haute noblesse ; je fis tout de suite usage de celles qu'étoient adressées à M. le Duc et Mad. la Duchesse de Devonshire ; et quoique j'eusse entendu vanter partout leur affabilité et leur désir d'obliger, j'appris bientôt par moi même, que le véritable mérite est toujours fort au dessus de la renommée. Ces illustres protecteurs me firent l'accueil le plus gracieux et ils daignèrent me dire.—Que connoissant en partie mes infortunes, désiroient que j'eusse recours à eux s'il me manquoit quelques chose. Mad. la Duchesse me fit ensuite plusieurs questions
avec

avec cette affabilité et cet intérêt touchant, qui bien loin de désigner une avide curiosité ne semble chercher dans les réponses que des occasions de repandre des beinfait. Effectivement, sachant que je n'étois par bien logé, et que, ne connoissant point la langue, il m'étoit difficile de pourvoir pas moi même à mes besoins, elle donna aussitôt des ordres pour que je le fusse convenablement, et à ses frais ; ce qui a duré plusieurs mois. Dès le lendemain ayant appris que mon épouse étoit malade, elle envoya M. Walker pour la soigner, et ce n'est par le moindre bienfait de Madame la Duchesse, que de m'avoir procuré la connoissance d'un homme si reputable qui me prit tellement en amitié, que pendant mon séjour en Angleterre, il n'a pas cessé de me prodiguer ainsi qu'à ma famille, les soins les plus assidus avec un désintéressement que je ne pourrois jamais reconnoître aussi bien que je le sens.

Sa Première visite fut assez plaisante. Mad. la Duchesse ne l'avoit pas prévenu sur l'espèce d'homme dont elle le prioit de soigner la femme ; en entrant dans l'appartement il me prit pour un enfant pendant qu'il étoit occupé près du lit de la malade, à l'examiner, je l'étois de mon côté à lui recommander mon épouse ; et comme mon son de voix est infiniment au dessus de ma taille, il ne pouvoit comprendre d'où venoient les paroles qu'on lui adressoit. Mon épouse qui s'aperçut de son embarras l'avertit de sa méprise.

En allant faire mes remerciemens à Mad. la Duchesse, je fus présenté à Lady Spencer, qui eut la bonté de me fixer le jour où je pourrois aller lui rendre mes devoirs chez elle. J'y trouvai son Altesse Royale Monseigneur le Prince de Galles, à qui Milady me fit la grâce de me présenter, et le Prince me reçut avec cette affabilité qui lui concilie tous les cœurs.

Peu

Peu après mon arrivée à Londres, il y avoit aussi un superbe géant. Il avoit huit pieds, trois à quatre pouces. Il étoit très bien proportionné, sa physionomie étoit agréable, et ce qui est très rare dans les hommes de cette espèce, sa force répondoit à sa taille : il n'avoit alors que vingt deux ans, plusieurs personnes parurent désirer de nous voir ensemble. Mes protecteur le Duc et la Duchesse de Devonshire parurent le désirer aussi ; et un jour qu'étant accompagnés de Lady Spencer, il se dispoient à aller voir ce géant, je leur proposai de les faire jouir du contraste frappant que lui et moi nous ne manqueroins pas de leur offrir, et j'y fus avec eux. Notre surprise fut reciproque, et je crois égale ; le géant resta un instant sans rien dire, puis se courbant au moins de moitié pour me présenter sa main, dans laquelle il en auroit aisément mis une douzaine comme les mainnes, il me fit un compliment fort honnête. M'étant approché de lui, pour mieux faire remarquer la diffé-

ence, il se trouva que son genou étoit à peu près de niveau avec le dessus de ma tête.

Environ dans ce tems là, j'eus la visite de son Altesse Royale le Duc de Gloucester. Je m'étois présenté à sa porte aussitôt mon arrivée, pour lui remettre une lettre que son Altesse le Margrave d'Anspach avoit bien voulu me donner pour lui; mais je n'avois pas eu le bonheur de le rencontrer. Il voulut bien venir chez moi, mais sans se faire annoncer ni connoître : mais M. Grammer premier violon attaché au concert de sa Majesté, se trouvant aussi chez moi, reconnut le Prince, ce qui ayant fait disparaître *l'incognito*, lui donna occasion de m'assurer qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour m'obliger. Dès lors ce Prince aimable n'a pas cessé de me donner des preuves de sa protection. Malheureusement l'époque de ses voyages étoit fixée et j'eus le chagrin de le voir partir peu de tems après mon arrivée.

Mad.

Mad. la Duchesse de Devonshire, ainsi que toute sa famille, continuoit de prendre l'intérêt le plus vif à tout ce qui me regardoit. Sentant bien que ma situation étoit au dessous de ma naissance, de mon éducation et de mes sentimens, elle me recommanda à toutes les personnes de sa connoissance ; je lui dois d'avoir été connu d'une grande partie de la noblesse et d'avoir trouvé des protecteurs, j'oserois presque dire des amis ; je dois distinguer dans ce nombre Mad. la Comtesse d'Egremont, puisque c'est à elle que j'ai eu l'obligation d'être présenté à leurs Majestés Britanniques. Cette Dame, sachant qu'on avoit parlé de moi à la Cour, fit garnir de coton un de mes fouliers et le fit voir à la Reine ; ce qui ayant excité la curiosité et fait naître le désir de me voir, leurs Majestés daignèrent fixer un jour pour que je leur fusse amené.

Ce fut donc le 23 May 1782, que Milady d'Egremont me présenta à la Reine.

Le

Le Roi et toute la famille royale s'y trouvèrent. Sa Majesté voulut bien me faire asséoir et me fit plusieurs questions ; le Prince de Galles interrompit souvent la conversation par des faillies agréables ; et les jeunes Princes et Princesses, après être revenus du premier étonnement que je leur avois causé, entrèrent avec moi dans cette familiarité qui caractérise l'enfance. Enfin j'eus l'honneur de rester quatre heures entières auprès de leurs Majestés, et ayant employé tous mes efforts pour leur plaire, j'eus le plaisir de voir que jusqu'à un certain point, je n'avois pas manqué mon but.

Ces efforts cependant, faillirent à m'être funestes ; je rentrai chez moi avec la fièvre, et dès le lendemain je fus sérieusement malade. Sa majesté me fit la grâce de m'envoyer son médecin. M. le Chev. Richard Jebb ; et ses soins joints à ceux de notre bon ami M. Walker, me remirent sur pied au bout de quinze jours.

On

On s'est permis dans le public bien des propos sur cette visite, on a écrit dans les papiers, que j'avois reçu de leurs Majestés une somme considérable. Mais il en est de cette nouvelle comme de tant d'autres que l'on hafarde sur des conjectures. Si elle avoit eu le moindre fondement, je n'aurois pas manqué d'en donner tous les détails, m'étant fait un devoir de déclarer tous les bienfaits que j'ai reçus. Le fait est que sa Majesté Britannique a daigné me traiter comme un gentilhomme Polonois ; et quoiqu'il n'y ait que de l'honneur à recevoir des bienfaits d'un Roi, j'ai été dédomagé par cette marque de distinction de ce que j'ai pu y perdre du côté de l'intérêt.

Cependant comme tout sentiment d'amour propre doit se taire, dès qu'il est question de procurer la subsistance à ce qu'on a de plus cher, il fallut bientôt que cette dernière considération l'emportât chez moi sur toutes les autres. Quand d'ailleurs il seroit possible

possible d'avoir toujours recours à des bienfaiteurs généreux, n'éprouve-t-on pas un sentiment plus pénible et plus humiliant à les importuner sans cesse, que lorsque par quelque autre moyen on peut parvenir à subsister honnêtement ?

Telles furent les réflexions que me fit faire ma position et qu'approuvèrent tous ceux à qui je les communiquai. Ils m'avoient conseillé de donner des concerts ; ils me déterminèrent après cela à me faire voir et l'urgence du besoin jointe au cri de la nature, parvinrent à étouffer dans mon cœur tout ce qu'une pareille résolution me paroissoit avoir de revolant.

Le premier concert que je donnai fut à *Carlisle-house, Soho*. Milady d'Egremont toujours attentive à mes affaires fut effrayée de la dépense qu'il m'occasionna, qui effectivement, alla à 80 guinées ; mais j'en fus dédommagé ; l'assemblée fut très brillante et très

très nombreuse ; et si cet enthousiasme se fut fontenu, quelques concert donnés de tems, en tems auroient suffi pour me tirer d'affaire ; ce qui n'arriva pas, car, en ayant voulu donner un second au même endroit quelques semaines après, à peine retirai-je mes frais ; plus de la moitié de la noblesse étoit partie pour la campagne, le reste alloit la suivre, et il fallut songer à de nouveaux moyens.

Au commencement de l'hyver suivant, je me rendis à Bath où je trouvai la plupart de mes protecteurs. J'y donnai un déjeuner qui fut très brillant et très agréable.

De retour à Londres, le respect et la reconnoissance me conduisirent à la porte de Mad. la Duchesse de Devonshire, mais malgré plusieurs tentatives, il me fut impossible de parvenir jusqu' à elle. J' aurois cru m'être attiré sa disgrâce, si Lady Clermont ne m'eut assuré que cette puissante protectrice conservoit toujours pour moi
les

les mêmes sentimens et que je ne tarderois pas à en être convaincu.

Cette conversation me rapella ce que m'avoient fait éperer plusieurs seigneurs qui s'étoient trouvés chéz moi, il y avoit environ six mois, il étoit question d'ouvrir une souscription, à la tête de laquelle se mirent mes plus illustres protecteurs, afin de m'assurer un sort honnête et tranquille pour le reste de mes jours. On étoit venu si souvent me faire des questions sur ce sujet, et l'intérêt qu'on paroissoit prendre à moi, étoit si marqué, que pendant un certain tems, j'osai me flatter que ce projet pourroit avoir lieu ; mais il manqua, et je me vis privé d'une ressource qui eut été à la fois utile et honorable pour moi.

Il fallut donc avoir recours à d'autres moyens et comme les visites que je recevois ne suffisoient pas à ma dépense, je me résolus de donner un nouveau concert dont
le

le produit m'ayant mis un peu à mon aise, je partis de Londres pour l'Irlande au mois d'avril 1783. Ce voyage fut plus long que je ne l'avois imaginé. Je m'arrêtai à Bristol avec l'intention d'en partir sous huitaine, mais j'y demeurai près de deux mois et je n'eus pas à m'en plaindre. Mon séjour prolongé dans cette ville ne me fut pas seulement agréable, il me fut encore utile, et c'est uniquement à la faveur et à l'intérêt tout particulier de Mr. Humbery, à qui j'étois recommandé et que je considère comme un véritable ami, que j'attribue ces avantages, dont je profitai encore depuis à deux époques différentes, que je retournai dans cette grande et riche ville qui est celle d'Angleterre qui m'a fait le plus de bien.

De là je fus à Chester où les attentions et les marques d'amitié que j'y reçus, me retinrent pendant sept semaines.

Ce fut pendant ce séjour, que je fis la connoissance d'un de ces hommes qui ayant

reçu de la nature de l' esprit et de la figure, se croyoient dispensés d'avoir de l'honneur et des principes, et qui, forcés par leur inconduite de quitter leur patrie, fondent leur ressource dans les pays étrangers, sur la crédulité et la bonnefoi de ceux à qui ils trouvent les moyens d'inspirer de la confiance. Il se faisoit appeller le Marquis de Montpelier, et pendant un tems, il eut grand soin de ne venir chez moi, qu' à la suite de grandes compagnies, auprès des quelles il cherchoit à faire l'officieux, afin de me donner bonne opinion de ses relations. Il ne se trompa guère dans sa spéculation ; car ayant eu l'art de me persuader qu'il étoit intimément lié avec la principale noblesse d'Irlande, que s'il l'entreprenoit, rien ne lui seroit si facile que de m'y faire faire une souscription de deux mille cinq cents guinées ; qu'il n'avoit pour cela qu' à prendre les devans, me louer une maison, m'annoncer et préparer les esprits. Je ne pus m'empêcher d'ajouter foi à toutes les chimères dont il me berçoit. Le prétendu Marquis partit donc chargé de

de mes pleins pouvoirs, et je le suivis quinze jours après. Nous fîmes un trajet fort heureux, et comme Lady Clermont avoit bien voulu me donner une lettre pour le maître des paquebots, j'eus infiniment à me louer des attentions et du soin du capitaine et de tout son équipage qui, quelques instances que je pusse leur faire, ne voulurent pas même accepter une gratification pour notre passage. Arrivé à Dublin, j'espérois y trouver une maison ; mais je fus fort surpris de rencontrer mon homme à l'auberge près du port où il m'avoit annoncé comme un très grand Seigneur, et où grâce à ses soins, je fis la chère la plus délicate, sans m'appercevoir que j'étois sa dupe ; ce ne fut même qu'au bout de quinze jours, que instruit par des personnes respectables et du caractère du prétendu Marquis et du tort que pouvoit me faire sa société, j'eus la sagesse de me débarrasser de ce parasite en lui donnant de quoi repasser la mer.

En partant de Londres, mes protecteurs avoient eu l'attention de me munir de lettres de recommandation, tant pour le Vice-roi, que pour les principaux seigneurs et les dames les plus distinguées de l'Irlande.

Le Vice-roi me fit venir à sa cour un jour d'assemblée, et à en juger par tout ce que j'y éprouvai d'agréable, ma présence y fit plaisir. Quelque tems après il fut remplacé par Milord Duc de Rutland, sous la protection duquel et de Mad. la Duchesse, j'eus l'honneur, au mois de mai 1784 de donner à la noblesse d'Irlande un concert et bal à la rotonde. L'assemblée fut extrêmement brillante; Mad. la Vice-reine en fit le principal ornement. Elle voulut bien ouvrir le bal, ce qu'elle fit avec la grâce qui l'accompagne en tout, et qui lui attira les applaudissement de toute l'assemblée.

M. le Duc de Leinster m'honora en cette occasion de l'accueil le plus flatteur.

La

La grandeur d'âme et la bonté de ce Seigneur, sont écrits en caractères inéfaçables dans le cœur de cette foule de malheureux qu'il soulage pendant les rigueurs de l'hyver tant à la ville que dans ses terres, d'une manière aussi judicieuse que charitable. Je fus témoin un jour d'une marque de son humanité que je crois pouvoir rapporter. Il passoit à cheval dans *Dame-street*, lorsqu'un malheureux domestique, à qui le pied avoit manqué en se plaçant derrière un carrosse, tomba entre la roue et la caisse de la voiture. Heureusement pour lui, le Duc se trouva dans cet instant à côté de l'équipage. Il saute de son cheval, s'élance sur les chevaux, les arrête et retire l'infortuné qu'un tour de roue de plus eut écrasé.

Après avoir passé près de deux ans en Irlande, où plusieurs circonstances m'avoient retenu plus long tems que je n'en avois le projet, je partis enfin, et traversant rapidement Liverpool, Manchester, et Birming-

ham, je me rendis à Oxford où je fis un assés long séjour.

On vint me prier d' aller passer la soirée à huit ou neuf milles de là, sans vouloir me dire où j' irois, en m'assurant qu'on viendrait me chercher, et que je ne me repentirois pas de ma démarche. Je me laissai emmener et je vis qu'on ne m'avoit pas trompé lorsque je me trouvai dans le superbe palais de Blenheim, où M. le Duc et Mad. la Duchesse de Marlborough me firent l'accueil le plus affable. Madame la Duchesse daigna me montrer elle même ses appartemens et les morceaux qu'ils renferment. J'y jouai de la guitare.

Je revins enfin à Londres en Mars 1786 après une absence de près de trois ans. J'y trouvai le grand Général de Lithuanie M. le Compt Oginski qui m'avoit témoigné tant d'intérêt pendant mon séjour à Paris. Il parut me revoir avec plaisir et me promit
de

de m'aider dans toutes les occasions, de son crédit et de son nom.

C'étoit l'occasion la plus favorable de redonner un concert sous les yeux de ce seigneur si recommandable par les talents en tout genre, et qui avoit daigné m'enseigner les premiers élémens de la musique. Le jour fut fixé pour le 30 Juin. Son Altesse Royale Monseig. le Prince de Galles me promit d'y venir. Il donnoit ce jour là à diner à Son Altesse Mr. le Prince de Mecklenbourg et désirant me faire voir à ce Prince, il m'envoya chercher dans sa voiture. Je trouvai leurs AltesSES à table, je restai une heure avec elles, et de là je me rendis au concert.

Quoiqu' il fut assez bien exécuté et qu'il y eut une assemblée très choisie, néanmoins sans la générosité de M. le Comte Oginski qui paya en entier M. Gallini, je me ferois trouvé en perte.

J' appris

J' appris dans ce même tems que M. le Duc de Marlborough défireit avoir un de mes fouliers pour le placer dans son cabinet ; j'avois été trop flatté de l'affabilité de ce seigneur, pour ne pas m'empresfer de lui en envoyer une paire, à laquelle je joignis encore la seule paire de bottes qui eut jamais été faite pour moi et que j'avois apportée de Pologne. M. le Duc fut satisfait de cette marque d'attention.

Ce fut à peu près dans ce tems, qu'il fut question de donner au public l'histoire de ma vie. Plusieurs personnes de distinction et plusieurs naturalistes me pressèrent de l'entreprendre et ayant déjà un assez grand nombre de souscripteurs, à la tête desquels son Altesse Royale Monseig. le Prince de Galles avoit bien voulu se placer, je ne dus m'occuper que de faire tout ce qui étoit en mon pouvoir, pour rendre ce livre digne des personnes qui daignoient s'interesser à moi. Qu'il me soit permis de passer sous
silence

silence toutes les contrariétés et tous les désagrémens que j'ai éprouvés dans une entreprise qui demandoit bien des reflexions et plus de tems qu'on ne l'avoit imaginé d'abord ; je dirai seulement, et la reconnoissance m'y oblige, que je n'aurois jamais pu en venir à bout, sans les bontés de Mad. la Princesse Lubomirska qui voulut bien entrer dans tous les détails de ma situation et qui voyant que j'étois harcelé par quelques créanciers de mauvaise humeur, qui se dispoient à me faire de la peine, se fit remettre la note de mes petites dettes ; je n'oublierai jamais ce trait de bienfaisance qui en me rendant la tranquillité, me mit en état de m'occuper de mon ouvrage.

J'avois depuis longtems le projet de voyager en Ecoſſe ; une dame respectable que j'avois eu l'honneur de connoître à Norwich où elle m'avoit comblé de bontés, me donna différentes lettres de recommandation pour ce pays là ; elle m'en obtint même de
Sir

Sir William Jeringham, baronnois d'Ecosse, alors habitant l'Angleterre, et de Mylord Rosberry, et je me mis en route.

Arrivé à Edinburgh, je me presentai à la famille Dumfries à qui je remis une de mes lettres de recommandation ; je fut assez heureux pour en être reçu et favorisé de la manière la plus flatteuse.

Cette illustre famille pour me prouver son désir de me faire du bien, protegea quelques jours après mon arrivée, un déjeuner public qui fut prolongé pendant une partie du jour et dont la société fut brillante et nombreuse. J'eus le bonheur d'y attirer les regards de tout le monde, et j'y interressai encore en pinçant de la guitare. Cette fête qui fut terminée par un bal, me procura deux avantages, celui d'un somme assez considerable et celui d'être connu des personnes les plus distinguées de la ville.

Pendant

Pendant mon séjour en Ecosse, j'allai passer quelques semaines à Glasgow et j'y fut parfaitement bien reçu.

L'Ecosse n'est pas, quant à la valeur et à la beauté du sol, comparable à l'Angleterre; le climat y est aussi beaucoup plus froid; mais comme tout cela y est racheté par cette nation amiable et bienfaisante où brille dans tout son jour la franchise, la probité! Je l'avoue de bon cœur, l'accueil que j'en ai reçu et le bien qu'elle m'a fait, sont deux titres qui m'attachent sincèrement à elle; et il n'y a qu'une raison très impérieuse qui puisse jamais rompre le projet que j'ai conçu en la quittant, d'aller la revoir.

Je devois ensuite me rendre en France, mais d'une manière bien différente de la première fois, lorsque j'y accompagnai Mad. Humieska; je pris donc le parti de m'arrêter dans quelques villes pour tâcher
de

de me dédommager des frais de ce voyage long et dispendieux, cequi me réussit assez bien à York, Bath, et autres endroits qui n'étoient point trop éloigés de ma route, et où je fus également accueilli avec intérêt et bonté, ainsi qu'on avoit bien voulu le faire dans les autres parties de ce Royaume que j'avois déjà parcourues.

Je débarquai à Boulogne au printems de 1790 où je fus assez heureux pour faire la connoissance de M. de la Marre, l'un des premiers et des plus aimables de cette ville qui eut la bonté de me procurer celle de M. M. les amateurs de musique. On m'engagea à y donner un concert et ces Messieurs voulurent bien s'y prêter en y jouant eux même pour m'éviter les frais.

Après ce concert, je partis pour Lille en Flandre où je ne fis pas long séjours; c'étoit peu de tems après la révolution; on n'y étoit occupé que de grands événemens
et

et je crus qu'en allant à Paris, je pourrois mieux réussir ; j'y arrivai au mois de juin de la même année et j'eus l'honneur de revoir quelques uns des seigneurs, qui, trente ans auparavant m'avoient déjà comblé d'honnêtetés quand j'y étois avec Mad. la Comtesse, qui me témoignèrent les mêmes bontés. M. le Marquis d'Amazague voulut bien s'intéresser à moi de la manière la plus affectueuse et eut la complaisance de me présenter à Monsieur frère du Roi Louis XVI. qui me fit l'honneur de me recevoir avec les mêmes marques d'affection et d'affabilité que le Roi d'Angleterre avoit daigné me témoigner quelques annés avant.

Je voulus essayer de donner un concert à Paris, qui me réussit bien foiblement malgré l'intérêt pressant qu'y voulut bien prendre une dame d'un rang et d'un mérite très distingués : mais après mure réflexion, je vis que chacun, les dames même, étant rempli de l'objet de la constitution, ce grand

œuvre se trouvoit placé entre la générosité ordinaire des François et ma situation peu pécunieuse, de manière qu'il formeroit eclipse totale à ma bourse si je restois plus long tems ; je me dis alors ; ce moment ne m'est pas favorable et je pris le parti de me rendre à Cherbourg qui est le port de France le plus près, de l'île de Guernsey, où je voulois aller ; en effet étant convenu d'un prix assez cher avec le maître d'un petit chasse-marée, je m'embarquai le matin du 29 avril 1791 et le tems étant très mauvais, je n'arrivai à Guernsey que le soir du 3 Mai suivant, quoique la traversée fut seulement d'environ dix huit lieues. Beaucoup de voyageurs à ma place feroient l'énumération des dangers vrais et eminens qu'ils auroient couru pendant ce voyage maritime ; pour moi, je me contenterai de dire que je ne fus pas fâché lorsque je me vis arrivé au port, sans autre perte qu'une poule qui se trouvant trop serrée, avec ses compagnes dans la calle, prétendit recouvrer sa liberté en se jettant

jettant dans la mer ; le bâtiment, où je n'avois pas de place pour me coucher, quoique nous ne fussions que trois passagers et où je ne fus pas malade parceque ordinairement je ne le suis pas en mer, étoit manœuvré par des capitaines ; il n'y avoit pas de matelots ; il s'appelloit le petit St. Jean mais M M. les habitans de Guernsey ont changé ce nom en celui de Poulailier qui lui convient mieux à tous égards.

Arrivé dans l'île, je remis les lettres de recommandation qu'on avoit eu la complaisance de me donner pour quelques uns des principaux M M. les habitans, et j'y restai deux mois, pendant les quels je donnai un bal, où le concours des Dames qui voulurent bien y assister ne pouvoit le rendre que très brillant.

Cette île qui a 21 miles de circuit, est charmante ; la campagne riante partout est très fertile, car dans un si petit espace on y

fait 25000 barriques d'excellent cidre. Il y a à peu près 20000 habitans ; l'air y est très sain, l'eau excellente et le commerce on ne peut pas plus florissant ; une citadelle qu'on finissoit quand j'y passai, a été ajoutée aux autres forts garnis de batteries de canons qui entourent cette île déjà si fortifiée par la nature.

M. le Gouverneur eut la complaisance de m'inviter chès lui le jour de la St. George et j'eus l'honneur d'y diner avec beaucoup d'officiers de la garnison qui y étoient aussi invités pour célébrer la fête du Roi George III ; il me combla de bontés ainsi que ces Messieurs.

Ma respectueuse et sincère reconnoissance ne pourra jamais égaler aussi le favorable accueil que M M. les habitans de Guernsey ont bien voulu me faire, surtout ceux à qui j'étois recommandé ; non plus
que

que le vif intérêt qu'ils ont eu la bonté de prendre à ma situation.

Je me rembarquai ensuite au mois de Juin, mais dans un bâtiment meilleur, et je suis revenu en Angleterre visiter quelques villes où je n'étois pas encore allé ; particulièrement Hereford où j'ai resté quelque tems et donné un bal et concert où assistèrent les principales familles de la ville et des environs qui n'ont cessé de me combler d'honnêtetés surtout la famille de M. Cam ; d'Hereford je passai à Birmingham, où je fus également bien reçu et où par la recommandation de M. James Bisset secrétaire et trésorier de la société en m'honorant d'une médaille d'argent dont M. Beddoes, président alors, étoit seul décoré et que je conserverai soigneusement comme une marque de mon éternelle reconnaissance ; quelques tems après, je fus invité à me rendre à Henley pour assister à l'établissement et consécration d'une nouvelle loge de francs ma-

çons, où étoient également invités M M. les francs maçons des villes circonvoisines; après la cérémonie, où le nombre des spectateurs fut très grand, nous nous rendîmes dans une falle qu'on avoit batie à la hâte pour le festin, et qui faillit d'être renversée par la foule : mais lors que je parus à la porte, le peuple fut si étonné de me voir, qu' à l'instant la tranquillité vint à renaître et on nous laissa diner paisiblement.

Je me rendrai bientôt en Irlande pour les mêmes raisons et je retournerai de là en Ecoſſe, tant par inclination naturelle, que pour ceder aux invitations que toutes les personnes diſtinguée on bien voulu me faire en la quitant.

Me voila à la fin des principaux événemens de ma vie ; j'ai dépeint autant que cela dépendoit de moi, mes aventures, mes ſentimens, le developpement de mes facultés intellectuelles et je me ſuis rapproché du
tems

tems de chaque événement. En descendant au fond de mon cœur, j'y ai retrouvé les mêmes sentimens qui en ont été la source, et j'ai découvert cette vérité bien consolante que l'homme sensible ne regrette jamais les actions qui sont la suite d'un sentiment tendre que le remords n'a pas troublé.

Après avoir parlé de ce que j'ai fait, de ce que j'ai pensé, me fera-t-il permis d'arrêter un moment l'attention du lecteur sur l'ensemble de ma vie et sur ma situation actuelle ?

J'ai passé ma jeunesse dans les plaisirs et l'opulence ; à l'époque où la nature réclamait ses droits, j'y cédai et peut-être j'allois m'égarer : la réflexion et les bons conseils furent me retirer d'une vie licencieuse et je triomphai sans trop de peine des plaisirs dont l'attrait m'avoit entraîné ; il n'en fut pas

pas de même lorsque je plaçai mon inclination ; ni la raison, ni les obstacles ne purent me garantir d'une passion qui avoit pour objet une personne d'un mérite réel. J'oubliai en un instant, ou plutôt je perdis de vue, ce que je devois à ma bienfaitrice à moi même et aux convenance ; il sembla que l'amour ne voulut souffrir dans mon cœur aucun autre sentiment ; je devins ingrats ; je quittai sans regret une maison dont quelques tems auparavant il m'eut parut impossible de m'éloigner sans un chagrin mortel, je m'unis enfin à celle pour qui j'avois tant sacrifié et je fus au comble de mes vœux. Sa majesté le Roi de Pologne m'honora d'une pension de 120 ducats. Sentant que cela ne suffisoit pas, on me conseille d'entreprendre des voyages ; je suis accueilli, fêté partout, excepté à Coventry et Wolverhampton, partout je reçois des présens, mais les frais considérables et les longs séjours dans les villes absorbent tout.

Enfin

Enfin j'arrive en Angleterre, j'y excite une espèce d'enthousiasme ; on fait aussitôt des calculs d'après la générosité de quelques bienfaiteurs particuliers, sans avoir égard aux dépenses énormes qu'entraînoit nécessairement le genre de vie que j'étois obligé de mener. Le bruit se repand que j'ai placé fix mille livres sterling dans les fonds : ce bruit vole et passe dans ma patrie. Il s'y accredité ; on juge par là que je n'ai plus besoin des bienfaits du Roi, on me retire ma pension. On me la retire au moment même où Lady d'Egremont daigne ouvertement protéger une souscription dans la vue de me procurer un bien être, on me la retire, au moment où la Princesse Lubomirska touchée de mon embarras, paye mes dettes et je me trouve par le recit mensonger d'une fortune supposée privé de la seule ressource que j'eusse réellement.

Voila le tableau du passé : dans l'avenir quel sort m'attend ? suis je condamné pour
toujours

toujours à être le jouet de la nécessité et l'esclave du moment ? que dis-je ? quand je pourrais me soumettre à cette idée humiliante, s'allieroit-elle du moins à l'espérance d'assurer un jour un sort honnête à ma femme et à mes enfans ? chaque jour le poids des années se fait sentir d'une manière plus facheuse, si je manque à ma famille, que deviendra-t-elle, de qui pourra-t-elle réclamer l'assistance ? suis je destiné à n'avoir pour perspective, à mon dernier jour, que la misère et le malheur de tout ce qui m'est cher ? Voilà les peines et les inquiétudes dont mon cœur est affailli. Si j'avais été formé à l'instar des autres mortels, j'aurais pu, ainsi que tant d'autres, subsister par mon industrie et par mon travail ; mais ma taille m'a exclus irrévocablement du cercle ordinaire de la société : bien des gens même paroissent ne me tenir aucun compte de ce que je suis homme, de ce que je suis honnête homme, de ce que je suis homme sensible. Que ces réflexions sont douloureuses !

O nation

O nation bienfaisante et généreuse ! Si je succombe à mes chagrins, je vous recommande ma femme et mes enfans, qui ont reçu le jour parmi vous et qui s'honorent d'être vos compatriotes. Obligé par ma malheureuse situation de faire de nouvelles courses, je ne fais pas encore où la providence les fixera : mais dans quelque climat que le sort me jette, j'emporterai partout et je nourrirai précieusement au fond de mon cœur, les sentimens de reconnoissance que vos bienfaits m'ont justement inspirés.

F I N I S.



